

LA NÉOTHÉOSOPHIE

(ÉTUDE OBJECTIVE)

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE
DE L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE
POUR L'OBTENTION DU GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

PAR

Jean BONNAFFÉ (France)

Bachelier ès-lettres

Thèse N° 223



GENÈVE

IMPRIMERIE PAUL RICHTER, RUE ALFRED-VINCENT, 10

1912

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

LA NÉOTHÉOSOPHIE

(ÉTUDE OBJECTIVE)

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE

DE L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE

POUR L'OBTENTION DU GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

PAR

Jean BONNAFFÉ (France)

Bachelier ès-lettres

Thèse N° 223

GENÈVE

IMPRIMERIE PAUL RICHTER, RUE ALFRED-VINCENT, 10

—
1912

La Faculté de Théologie, chargée par le Règlement de l'Université d'examiner la présente thèse, en autorise l'impression, sans entendre toutefois exprimer par là d'opinion sur les propositions qui y sont énoncées.

Genève, le 20 avril 1912.

LE DOYEN DE LA FACULTÉ :

G. FULLIQUET.

A mes chers Parents

INTRODUCTION

Quand on parle de science, on sous-entend généralement analyse, constatation de faits, résultats de l'activité subjective et objective de l'homme. Une science nouvelle, l'histoire des religions, est en train de se constituer sur ces bases; son but est de faire connaître, aux divers âges de l'humanité, dans les différentes parties du monde, les formes, les apparences que revêt pour s'exprimer le sentiment religieux. Elle les classe, les groupe suivant leur nature, et chacun, tout en conservant l'originalité propre de son expérience religieuse, reconnaît dans cette classification ce qui lui permet de se dire chrétien ou bien bouddhiste.

La théosophie ne s'arrête pas à cet exclusivisme, elle le démolit. Elle découvre dans les religions du présent ou du passé, entre lesquelles l'esprit superficiel peut voir le plus parfait désaccord, les mêmes vérités éternelles, morales, philosophiques. Elle poursuit ainsi la synthèse des enseignements du tao, du bramahne, du juif, du sectateur de Zoroastre, du gnostique, du musulman et du chrétien, laissant toutefois apparaître une préférence spéciale pour le judaïsme, le bouddhisme et le gnosticisme. Trois de ces enseignements, pris dans leur ensemble, s'imposent cependant à l'acceptation de celui qui veut devenir un néothéosophe.

Premièrement, une réalité une, un non-manifesté, inconcevable et impénétrable, d'où procède un logos, triple en son essence;

Secondement, l'homme, création du logos, en possession d'un esprit, d'une intelligence et d'un corps, qui épuisent ces derniers pendant plusieurs étapes successives les conséquences de leurs moindres activités, tandis que le premier, auquel ils servent de véhicule, arrive à s'unir à l'Unique, sa source, après la suppression progressive et définitive des désirs; en somme il y a procession d'une part, conversion d'autre part.

La néothéosophie fait un pas de plus dans son essai syncrétiste. En Egypte était en honneur la sagesse, dans l'Inde le sentiment du devoir, en Perse la pureté, en Grèce la beauté, à Rome la loi, dans la période chrétienne le sacrifice, chez les musulmans actuels la reconnaissance de l'unité divine. Ces vertus, ces principes divers constituent les différents faisceaux de lumière sortie de ce prisme qu'est l'intelligence, autant de canaux dont la néothéosophie veut se servir, essayer par là implicitement de reconstituer la lumière blanche et s'approcher de la vérité.

Cette néothéosophie subira-t-elle le sort de ses devancières? devra-t-elle connaître un déclin égal en imprévu à son apparition? deviendra-t-elle l'objet d'un demi-oubli, ou bien est-elle le signal, porte-t-elle en elle, les symptômes, les germes d'un mouvement assez puissant pour être susceptible d'attirer l'attention même des plus indifférents sur les rôles si variés des activités de l'esprit humain? A cela nous ne pouvons rien répondre de précis et de sûr. L'humanité a déjà vu l'insuccès de tant d'essais semblables, depuis les temps les plus reculés, correspondant à un de ses

besoins propres. Si on ajoute de plus qu'un pareil système se présente à nous sous une forme instable, soumise à des fluctuations, à une évolution perpétuelle suivant la mode du temps, il faudra reconnaître bien vite que l'attitude la plus noble et la plus convenable en pareille matière, doit être un agnosticisme respectueux et tolérant, que seule peut rompre l'incompatibilité apparente de la doctrine avec nos aspirations.

Nous avons entrepris une telle étude sans préparation spéciale, sans traduction et explication préalables particulièrement de la terminologie ou du vocabulaire employé par la néothéosophie dans la crainte de l'affaiblir. Nous avons entrepris une telle étude, enfin, non seulement dans le but de satisfaire notre curiosité, mais encore dans le sentiment que nous allions nous trouver en présence d'une réaction très louable en vue de faire régner au sein de l'humanité autre chose qu'un matérialisme grossier et vulgaire, ce dont on ne saurait trop se réjouir. C'est pourquoi nous ne voulons terminer cette introduction qu'après avoir exprimé notre vive reconnaissance à ceux qui, parmi les théosophes ou les non-théosophes, nous ont accordé leur bienveillance, aidé de leur expérience et de leurs lumières, à ceux qui nous ont engagé, qui ont soutenu et encouragé nos efforts, malgré les déceptions fréquentes, dans cette tâche fertile en difficultés.

CHAPITRE PREMIER

La Néothéosophie et la Société théosophique

§ 1. *De 1875 à 1879.*

Le 1^{er} septembre 1874, dans une ferme de la ville de Chittenden, des faits d'ordre spirite attirèrent l'attention de deux personnages, le colonel H. S. Olcott et la comtesse H. P. Blavatsky. Le colonel Olcott, né à Orange, New-Jersey (Etats-Unis), le 2 août 1832, incinéré dans le parc d'Adyar, près de Madras (Inde), le 17 février 1907, avait vécu en honnête agriculteur jusqu'au moment de la déclaration de la guerre de Sécession. Après avoir combattu vaillamment et glorieusement dans les rangs de l'armée anti-esclavagiste du Nord-Américain, il se fit avoué et se passionna pour le spiritisme. Il dévorait les articles de journaux qui relataient des phénomènes extraordinaires. Ce fut à la suite d'une de ces lectures qu'il vint faire la connaissance, non loin de New-York, d'une comtesse russe, avide comme lui de découvertes semblables.

H. P. Blavatsky, née en 1831, morte en 1891, à Sydney, en Australie, avait fait preuve dans son enfance de pouvoirs médiumniques véritablement merveilleux; on raconte même qu'elle quitta son premier mari

pour se livrer plus librement à cette science. Dès l'année 1848, elle entreprit de nombreux voyages. Nous la trouvons tantôt à Londres, où elle dit avoir rencontré « le maître de ses rêves, qui lui imposa sept et dix années d'épreuves, d'expérience et de durs travaux en vue de sa mission future », tantôt sur les côtes de la Méditerranée. Elle essaya mais vainement de pénétrer dans le Thibet, et en 1853 elle vint en Amérique, pour renouveler de là, une seconde fois, mais vainement encore, sa première tentative. Cet échec la ramène en Russie en 1859. En 1860 enfin, elle put fouler la terre tant désirée de l'Himalaya, où pendant les sept années qu'elle y vécut devait lui être révélé l'occultisme. En 1874 nous la retrouvons en Amérique, dans cette même maison, assistant en compagnie de H. S. Olcott, dont elle avait fait la connaissance, aux phénomènes qui avaient provoqué leur venue à plusieurs centaines de milles de New-York dans l'Etat de Vermont.

Le colonel était simple d'allures et de coutumes, habitué à vivre l'existence paisible d'un fonctionnaire, intéressé au plus haut degré par les phénomènes spirites. On nous parle de H. P. Blavatsky comme d'une femme âgée « de 40, 50, 60, 90 ans, peu importe, aux traits kalmouko-bouddho-tartares, aux manières d'ours et aux habitudes masculines ». Douée de facultés occultes étonnantes, capable de causer sur tous les sujets, tout dans sa personne révélait un être bizarre. La manie, pour ne pas dire le défaut, de fumer une grande quantité de cigarettes, la joie, la colère, la prodigalité, l'avarice, une noblesse de duchesse, une simplicité de paysanne, des preuves de savoir et de perspicacité profonde, se disputaient l'empire de ce carac-

rière énigmatique, inexplicable pour tous, même pour son compagnon de succès et de misère. A Chittenden, où elle se rendit, guidée par une inspiration supérieure, elle trouva l'homme qu'elle cherchait, et par sa seule présence contribua à donner plus de force aux expériences qui eurent lieu.

Dans une réunion qu'elle tint chez elle, à New-York, au mois de novembre de la même année, H. P. Blavatsky révéla au colonel H. S. Olcott l'existence d'adeptes orientaux et leurs pouvoirs, lui prouva les siens par une multitude de phénomènes spirites et suscita en Amérique d'actives études à leur sujet et en particulier au sujet de leur origine orientale. Le 7 septembre 1875 (la même année paraissait la première édition de *Science and Health* de Mme Eddy, la fondatrice du scientisme chrétien), après une conférence privée de M. de Felt, réservée à quelques amis, sur les moyens d'évoquer les esprits, de devenir des adeptes de la science magique chez les anciens prêtres égyptiens, et une discussion animée, le colonel Olcott se leva, proposa aux personnes présentes la fondation d'une société pour la poursuite et l'encouragement de ces recherches occultes, l'étude des lois secrètes de la nature chez les Chaldéens et les Egyptiens, des anciennes idées philosophiques et théosophiques en général. Son projet reçut l'approbation des dix-sept personnes présentes. Il en devint le premier président et H. P. Blavatsky la secrétaire. Le 17 novembre 1875, après avoir complété son comité, la société était définitivement constituée et pouvait entreprendre « sa merveilleuse carrière ad augusta per angusta »; alors les projets d'études se précisèrent; dans leur nombre figuraient les recherches sur la constitution de l'hom-

me, de son intelligence, sa place dans l'univers; à elles s'ajoutaient des expériences de transmission de pensée, de clairvoyance, de bilocation et de matérialisation, et avec elles apparut aussi l'ère des difficultés nombreuses auxquelles la société, depuis un mois théosophique, allait sans cesse se heurter. Bientôt, en effet, les fidèles de la première heure commencèrent peu à peu à s'éclipser, déçus par une vaine attente de faits extraordinaires de la part de H. P. Blavatsky, autant que découragés par les injustices, les calomnies, les duperies les plus imméritées dont ils étaient les victimes. C'est alors que la société, pour permettre à ses membres d'exprimer plus librement leurs expériences personnelles, décida de se constituer en société secrète et d'adopter comme signe de reconnaissance, un serpent enlaçant un Tau égyptien; c'est alors aussi que H. P. Blavatsky et H. S. Olcott, pour se donner plus entièrement à leur tâche, se retirèrent dans un local qui devint plus tard le salon le plus fréquenté de New-York, « la Lamaserie », et y vécurent au milieu « des tintements de cloches lointaines inexplicables et des paysages orientaux étranges ».

Leurs diverses occupations consistaient dans l'envoi d'une énorme correspondance à l'étranger, à Londres, où s'était fondée depuis peu une branche de la société théosophique, dans l'Inde; dans des controverses où étaient défendues les intentions les plus louables qui animaient les deux fondateurs; le succès ne répondit pas toujours aux efforts et aux forces dépensés, la société n'étant jusqu'à présent en réalité que soutenue par ces derniers. Les phénomènes les plus communs de cette époque étaient des précipitations d'images, des projections de double (l'une décida

le colonel à entreprendre un voyage aux Indes, ce pays habité par les maîtres qui avaient la faculté de déplacer leur double et laisser des preuves matérielles de leur apparition extra-matérielle, tandis qu'ils conseillaient de travailler au bien de l'humanité). — Le colonel raconte quelque part être arrivé lui-même, par une concentration de pensée intense, à se dédoubler ainsi, à éprouver et à vérifier même sur son corps physique la douleur et la marque d'un coup porté à son double. — Ces phénomènes révélaient l'état d'un esprit versé dans la connaissance des lois de la matière, de ses procédés d'agglomération, capable de les manier en même temps que de connaître tous les détails de forme, de modèle, de couleur, de poids et autres caractères particuliers.

Dans cette retraite, l'activité de la société, quoique ralentie, loin du monde, accessible aux seuls rares initiés et intimes, ne se borna pas à des expériences. Des écrits la mirent en évidence. Un des membres de la première heure avait publié, en 1877, l'*Art magique*, où l'ancienne science occulte, ses méthodes, démontrant la réalité du monde astral, de ses relations avec les mondes matériel et spirituel, faisaient l'objet des principaux développements. La même année, un livre faisait grand bruit, l'*Isis dévoilée*, de H. P. Blavatsky, commencé en 1875, témoignant chez son auteur d'une endurance et d'une faculté de travail incessantes, dont l'écriture irrégulière semble avoir été tracée par différentes mains. Les sujets les plus divers y sont abordés : métaphysique, philosophie, psychologie, anciennes religions, s'y rencontrent à côté des sciences zoologiques et naturelles. Cet ouvrage est-il l'œuvre d'un médium possédé par des désincar-

nés, ou bien d'une série de personnalités latentes dans la personne de son auteur? Mystère. L'hypothèse qui semble le plus approcher de la vérité repose sur ce fait que H. P. Blavatsky aurait reçu l'inspiration d'en haut, d'une entité spirituellement supérieure, et aurait été douée de pouvoirs tels qu'elle aurait pu répondre à ses appels. Le livre est, dit-on, un des plus remarquables qui aient paru depuis des années par l'étendue des connaissances et leur originalité; il accomplit presque une révolution au sein du petit groupe et ne fit qu'accroître chez ses membres leur goût pour l'occultisme et leur attachement pour son pays d'origine.

Auparavant, le 8 juillet 1876, H. S. Olcott avait cessé de jouer un rôle purement passif en faisant entrer dans le programme de la société un but humanitaire et philanthropique, qui devait se développer dans la suite selon les besoins de la cause, s'étant jusque-là contenté d'admirer les phénomènes que H. P. Blavatsky produisait journellement en sa présence. Au mois de mai 1878, la société théosophique reçut du dehors des propositions qui tendaient à faire d'elle une auxiliaire, corps analogue à la franc-maçonnerie, d'autres sociétés dans le but d'étudier avec elle les pouvoirs de l'esprit par l'expérience, d'accroître la fraternité humaine et d'entreprendre la renaissance de la philosophie et de la littérature orientale. Toutes ces demandes furent énergiquement repoussées, les fondateurs estimant que la société devait grandir de son propre élan.

H. P. Blavatsky et H. S. Olcott avaient, au milieu de leurs vicissitudes, médité leur projet de voyage dans l'Inde. Peu importe ce que deviendra la société

pendant leur absence. Des instructions, des ordres même venus des maîtres de l'Inde les appelaient irrésistiblement là-bas. Leur départ fut décidé pour l'automne de 1878. Pressés par une suggestion mystérieuse ils voulaient se rapprocher du berceau de l'occultisme. « des sanctuaires où, dans leur idée, se seraient conservées les plus pures traditions de tout l'ésotérisme religieux, des sources où coulent les eaux trois fois saintes d'une science troublée et altérée ailleurs par des symboles dégénérés et une méthode fausse ». Le 13 novembre, ils obtenaient une lettre de recommandation du président des Etats-Unis à tous ses ministres et consuls des Etats de l'Inde, un passeport diplomatique, et le 17 du mois suivant, leur paquebot, le *Canada*, levait l'ancre et faisait voile vers l'Angleterre. Le 5 janvier 1879, H. S. Olcott présidait à Londres une réunion de la Loge britannique; il y recevait la visite d'un maître, tandis que H. P. Blavatsky montrait encore une fois ses pouvoirs extraordinaires. Le 17 ils reprenaient la mer sur le *Speke Hall* et le 16 février ils entraient dans le port de Bombay.

§ 2. De 1879 à 1884.

Des amis hindous qu'ils s'étaient faits par une correspondance régulière depuis l'Amérique, les attendaient sur ce sol sacré, dans le pays des Rishis, berceau de toutes les religions, demeure des maîtres, patrie des frères et des sœurs à peau foncée qu'ils voulaient associer à leur œuvre. Avec eux ils voulaient fonder le noyau où se concentreraient et d'où rayonneraient les données de l'ancienne sagesse

aryenne, remettre en honneur l'étude des anciens écrits pour le profit de l'humanité. La raillerie, les calomnies, la méfiance, les persécutions de toutes sortes furent les premiers fruits qu'il leur fut donné de cueillir sur leur chemin. Le 17 février, dans un modeste appartement, le colonel Olcott inaugura les discussions qui, dans la suite, devaient se poursuivre sur des sujets de philosophie, de métaphysique et de science, et dans une conférence expliqua à un nombreux auditoire le but de sa mission, avant même que H. P. Blavatsky eût commencé à reproduire les phénomènes qui lui avaient attiré tant d'enthousiasme et tant de haine à la fois à New-York.

Le 11 avril 1879, les deux fondateurs entreprirent une première tournée missionnaire dans le Radjpoutara. Là ils rencontrèrent des maîtres, des Yogis, capables, après un long travail de méditation, de lire dans le passé et dans l'avenir. Avec eux furent discutés des articles qui devaient s'ajouter au règlement plus tard définitivement élaboré, la question de savoir si la société théosophique aurait des sections de parisis, de bouddhistes, de mahométans ou d'hindous.

Malgré cette activité toute extérieure, la vie de cabinet de ces deux personnages ne s'arrêtait point. Le 4 juin de la même année, H. P. Blavatsky mettait la première main à ce qui devint plus tard la « Doctrine secrète », et un mois après, pour répondre à l'intérêt croissant que soulevait la société, le *Theosophist* était fondé. Le nombre des adhérents s'était suffisamment accru pour qu'il valût la peine de fêter au grand jour, le 29 novembre 1879, le quatrième anniversaire de la fondation de la Société théosophique. Le 20 décembre, un rituel d'admission, devant expliquer au

candidat la nature de la société, de son but, de ses principes, des devoirs de ses membres envers eux et entre eux, lui inculquer surtout le désir de la recherche de son « moi supérieur », le projet d'une récompense, destinée à l'auteur du meilleur essai sur un sujet se rapportant aux religions anciennes à la philosophie, à la science occulte connue et pratiquée par les anciens, furent approuvés.

Dans le courant du mois de mai 1880, les fondateurs reçurent à Ceylan, après un accueil des plus sympathiques, la confirmation officielle de leur confession de foi bouddhiste, philosophique, « non théologique ». Ils étaient dès lors considérés par les indigènes comme les premiers champions blancs de leur religion contre les missionnaires protestants qui la déconsidéraient, chargés de combattre les « préjugés chrétiens » qu'ils avaient répandus dans le pays et de faire connaître les rapports de la Société théosophique avec les religions orientales. Le 5 août, nous trouvons les fondateurs à Simla, et un mois plus tard ils rentraient à Bombay après avoir révélé à des foules les vérités théosophiques et reçu de nombreuses adhésions.

L'année 1881 fut occupée par des transformations du règlement. Une secte secrète s'occuperait d'occultisme, tandis qu'était mise en avant l'idée de fraternité. A travers mille difficultés, le colonel Olcott avait réussi à arracher 20,000 enfants bouddhistes à des maîtres hostiles à leur religion.

Dans l'année 1882, les accusations contre les néo-théosophes et leurs études se firent plus violentes; leurs auteurs cités devant de nombreux auditoires ne répondirent même pas à un appel pour justifier leurs

attaques. Ils purent continuer leur propagande par des conférences. C'est ainsi que le 5 avril ils parlèrent de la théosophie, base scientifique des religions; le 25, des fondateurs communs des religions.

Un fait intéressant est à noter à ce moment. Le colonel Olcott était parvenu, par la concentration de sa volonté bienfaisante sur un but, à développer des pouvoirs de guérisseur extraordinaires, pouvoirs qui, pour s'exercer efficacement, ont besoin de rencontrer chez le sujet une puissance de vibration analogue et correspondante.

Le 31 mai, après de longs tâtonnements, le quartier général permanent de la Société fut fixé à Adyar, près de Madras, où H. P. Blavatsky s'occupa de la rédaction du *Theosophist*, tandis que H. S. Olcott parcourait la grande péninsule, recueillait des sympathies, parlait devant des auditoires innombrables et fondait de nouvelles branches.

L'année 1883 fut une des plus actives, des plus intéressantes et des plus fructueuses de la Société théosophique. Elle possédait alors 43 sections, la majorité aux Indes. Le 12 septembre fut défini le programme depuis si longtemps en préparation. Trois buts s'imposent à chaque branche: 1^o développer les sentiments de tolérance mutuelle et de bienveillance entre peuples de race et de religion différentes; 2^o encourager l'étude des philosophies, des religions et de la science des anciens, notamment des Aryens; 3^o aider à la recherche scientifique de la nature supérieure et des pouvoirs latents de l'homme.

Dans ses tournées subséquentes, H. S. Olcott visita les villes de Lahore, Calcutta, Krishnagar, Darjeeling, Colombo, Kumba, Komam, rencontra le protoforme

du double, dont il avait vu l'apparition à New-York et qui lui recommanda d'être vigilant, zélé, judicieux, confiant dans la sagesse de ses frères.

Après une courte halte à Adyar, à l'occasion de la célébration du premier anniversaire de l'établissement du quartier général, il parcourut le nord du pays, s'arrêta à Lucknow, Marodabar, Delhi, et rentra à Adyar le 15 décembre. La Convention réunie approuva Adyar comme centre de la Société théosophique, et l'année 1884, qui devait voir partir Olcott et H. P. Blavatsky pour l'Europe, s'annonça pleine de promesses et de succès.

§ 3. *De 1884 à 1889.*

(Entrée dans la Société de M. A. Besant.)

Le but de ce voyage était double: le colonel Olcott et sa compagne venaient demander au gouvernement anglais de témoigner plus de bienveillance à l'égard des indigènes du pays qu'il protégeait. Les missionnaires chrétiens s'étaient rendus coupables de violences vis-à-vis des bouddhistes cinghalais; la police n'avait pas cru devoir intervenir et leur assurer plus de tolérance sur le terrain religieux. La cause fut plaidée et le vaillant avocat qu'était Olcott obtint pleine satisfaction. En second lieu il venait aplanir les difficultés qu'avaient soulevées la haine et la dissension au sein de la branche de la Société théosophique à Londres. Ici les faits ne nous permettent pas de dire s'il réussit entièrement dans sa tâche.

Le 28 mai 1884, Olcott essaya de démontrer la nature de la pensée, son procédé d'évolution et sa puis-

sance vibratoire. Le mois suivant, nous trouvons les deux actifs fondateurs à Paris, où ils fournissent de complètes explications à la branche qui y avait pris naissance, sur les principes de la Société et les théories orientales de la constitution de l'homme et de ses pouvoirs, et où eurent lieu, détail curieux, des discussions entre le colonel et le professeur Charcot, de la Salpêtrière, sur les diverses expériences d'hypnotisme. Ils revinrent à Londres en juillet et fondèrent à Edimbourg, quelques jours plus tard, la Société théosophique écossaise, dont il est dit quelque part, « malgré les tendances libérales de la pensée moderne, la vieille influence presbytérienne est encore assez puissante dans la capitale du nord pour empêcher des hommes instruits et éminents qui appartiennent à cette excellente loge d'avouer ouvertement l'intérêt qu'ils prennent au mouvement théosophique. »

Le 8 juillet, le président de la Société théosophique faisait ses adieux à ses amis d'Angleterre et allait débarquer le 23 à Elberfeld (Allemagne), où la première branche théosophique fut fondée le lendemain. Ici, le développement et l'accroissement des goûts pour les intérêts matériels, un restant de méfiance contre l'occultisme remplaçaient l'obstacle toujours vivant du calvinisme en Ecosse. Malgré une opposition énergique, Olcott fit de nouvelles recrues dans les villes qu'il visita, à Dresde, à Leipzig, à Bayreuth, où le Parsifal de Wagner lui sembla représenter Bouddha s'efforçant d'obtenir la sagesse et conquérant l'illumination, à Munich, à Stuttgart, à Kreuznach, à Heidelberg, à Mayence où H. P. Blavatsky le rejoignit. Dans tous ces déplacements, les fondateurs

étaient en communication directe, phénoménalement, avec leurs maîtres orientaux.

Tout à coup, de mauvaises nouvelles de l'Inde vinrent troubler cette marche en avant. Des envieux y préparaient un complot avec l'aide des missionnaires. H. S. Olcott et H. P. Blavatsky arrivèrent à la hâte le 15 novembre, pour recevoir de leurs amis les marques les plus consolantes d'une confiance inébranlable et pour montrer qu'ils n'avaient pas un seul instant faibli dans leurs efforts de propagande en vue de la renaissance des études sanscrites, de la réconciliation de la religion et de la science, de la lumière qu'il fallait jeter sur l'état futur de l'homme, de la fusion des castes et des croyances « sans cohésion » de l'Inde en un sentiment fraternel de sympathie mutuelle et de la défense de la sagesse aryenne et de l'honneur hindou contre toutes les critiques et toutes les calomnies.

Le 18 novembre, jour de la célébration du neuvième anniversaire de la Société, elle se trouvait avoir délivré des chartes à 95 branches, après avoir reçu dans son sein et donné l'investiture au révérend Leadbeater. Le 24 janvier 1885, le colonel Olcott continuait ses voyages de propagande théosophique avec succès en Birmanie, interrompus un moment par une grave maladie de H. P. Blavatsky et la défection inattendue d'un de leurs nouveaux adhérents, qui alla se placer sous la protection d'un de ces maîtres dans le Thibet, d'où, disait-on, il devait revenir pour aider la race humaine à monter le sentier qui conduit aux niveaux supérieurs exempts d'illusion et d'ignorance.

Adyar, pendant ce temps, était devenu le foyer d'une agitation hostile aux fondateurs, ce qui montra

encore une fois les heures sombres qu'ils eurent à vivre au milieu de leur félicité. H. P. Blavatsky, durant sa maladie, avait presque confirmé par sa signature une décision en vertu de laquelle la responsabilité du président et son autorité, considérée comme une véritable autocratie, n'étaient plus reconnues. La seule arrivée du colonel transforma tout à coup cet état de choses et ramena le *statu quo* primitif, tandis que H. P. Blavatsky se disposait à s'embarquer pour Naples dans le but d'y chercher un remède à ses maux.

Nous notons dans la tournée suivante du colonel Olcott aux alentours de Madras une recrudescence extraordinaire des idées théosophiques, grâce à des conférences qu'il fit, comme celles sur les idoles, leur culte au point de vue de la science psychologique. A Calcutta, Darjeeling, où se trouvait Sarat Chandra Das, qui atteignit Lhassa sous un déguisement et en rapporta, avec des données géographiques, plusieurs versions thibétaines de livres saints du bouddhisme primitif et une étude complète des Thibétains, des Lamas, des cérémonies religieuses et des jours de fête, à Bénarès, Lucknow, Cawnpore, Allahabad, Bombay, Haïderabad, Chantapour, cette année-là, des éclaircissements nouveaux furent apportés aux fidèles hindous et par là un nouvel essor imprimé au succès des idées théosophiques.

Le colonel Olcott ne connut pas cependant, au milieu de l'hostilité qu'il soulevait parfois sur son passage, les encouragements; on l'avait visiblement abandonné. H. P. Blavatsky, en effet, parcourait l'Allemagne, séjournait à Wurzburg, la Médine théosophique en opposition avec Adyar — la Mecque — écri-

vait d'intéressants articles dans la *Doctrine secrète* sur les cycles, et dans le *Theosophist* sur la persistance de l'individualité à travers les réincarnations.

Après une conférence sur l'éducation antireligieuse donnée par le gouvernement, et sur l'éducation antinationaliste des missionnaires, sur les dangers enfin qu'on faisait courir à la jeunesse, H. S. Olcott présenta au seuil d'une nouvelle année un rapport sur l'activité de la Société pendant la première décade de son existence. Elle s'était mise en évidence par des conférences, des articles de journaux, des publications de toutes sortes, la fondation de branches et d'écoles sanscrites nombreuses.

Le 1^{er} janvier 1886 il posait la première pierre de la bibliothèque sanscrite et du musée d'Adyar et donnait aux nations bouddhistes, comme signal de ralliement, un étendard à six couleurs. Les conférences l'occupèrent pendant sept mois encore. Le 2 août, à Adyar, commencèrent les travaux de construction de la bibliothèque, le 22 décembre, ils étaient achevés et arrivaient des poèmes sanscrits, œuvres de prêtres de Ceylan, le manuscrit du premier volume de la *Doctrine secrète*. Le 28, son inauguration eut lieu par une cérémonie grandiose et impressionnante, à laquelle assistèrent des prêtres brahmanes, bouddhistes, parsis, musulmans, zoroastriens. Elle devait aider la Société théosophique à réaliser son second but : savoir encourager l'étude des littératures orientales, aryennes et autres, des religions et des sciences, la renaissance principalement de la littérature orientale. Dans l'année 1887, le colonel Olcott visita Colombo, Bombay, Limba, Surate, l'Inde Septentrionale, Bénarès, Allahabad, Cawnpore, Hardwar, Lahore, Calcutta, la

Côte du Coromandel, et rentra à Adyar le 8 octobre. Ainsi s'élevait le temple moderne de la théosophie, grâce à l'élève qu'était Olcott, sous la direction quelquefois bruyante du maître qu'était H. P. Blavatsky. Le procès-verbal du 31 décembre 1887 confirme l'existence de 133 branches et la publication de 28 livres, brochures ou journaux.

La menace d'une fondation d'un quartier général européen de la Société théosophique d'occident ramena en Europe le colonel Olcott. De ce voyage sortit une nouvelle organisation de la section britannique et la fondation de la section ésotérique de la Société théosophique, dirigée par H. P. Blavatsky, groupe fermé, dont les membres devaient être mis en rapport avec les maîtres. A Adyar, le 24 décembre 1888, l'autonomie des sections de la Société fut décrétée et entraîna pour elles plus de responsabilité, plus d'efforts personnels et la nécessité de faire de la propagande locale.

Le 17 janvier 1889, le colonel Olcott, sur les prières du délégué du Japon à la convention de cette année-là, allait, à bord du *Djenneh*, visiter ce pays. Le 9 février, il y commençait des conférences dans différentes villes, sur les sujets les plus divers, en rapport avec ses projets; il y présidait des comités de réforme bouddhiste. Il quitta le Japon après avoir parlé 760 fois devant un public de 187,500 personnes environ, parcouru 33 villes, réveillé en quelque sorte l'antique religion bouddhiste, et entra à Adyar le 11 juillet 1889.

Le même mois, H. P. Blavatsky admettait au sein de la Société Mrs. Annie Besant.

§ 4. *Mrs. Annie Besant*
membre de la Société théosophique.

Depuis cette époque, cette personne domine l'histoire de tout le mouvement néothéosophique. Devant elle tout autre s'efface. Née à Londres le 1^{er} octobre 1847, Annie Wood, plus tard Mrs. Besant, montra de bonne heure, outre une droiture et un équilibre d'esprit, une chaleur de cœur et d'âme, un esprit de sacrifice, une spontanéité qui n'avait d'égale que son imagination. Ces qualités, elle les développa à l'école de la femme d'un célèbre romancier, Miss Arayat, elle y compléta aussi son éducation religieuse, qu'à la suite d'une épreuve de foi elle jugea bientôt insuffisante. En 1868 elle trouva l'homme de Dieu qu'elle cherchait et épousa le Révérend Frank Besant. Plus tard elle se rendit compte qu'elle s'était trompée, car ce mariage ne fut pas heureux; des deux enfants qui naquirent, le dernier, une fille, Mrs. Besant la disputa à la mort pendant des mois, au prix de veilles, de fatigues qui la rendirent dangereusement malade. Les effets de la douleur devaient faire vaciller sa foi pour la rendre plus forte, la lui faire débarrasser de certains dogmes en la laissant pénétrer par l'esprit critique. Une telle attitude blessa l'orthodoxie étroite de son mari; elle le quitta, accepta pour gagner sa vie une place de gouvernante chez le vicaire de Folkestone et commença depuis ce moment une existence d'âpres luttes et de dures privations. Au milieu de ses occupations, elle lisait beaucoup; elle trouva même le temps de s'assimiler la philosophie positive d'Auguste Comte. Athée, elle abandonna son christianisme, son

Dieu, et n'hésita pas, malgré les calomnies et l'hostilité qui la menaçaient, à embrasser une noble doctrine « faite de respect pour l'être humain, de foi en sa perfectibilité, de sacrifice de soi-même et d'amour pour autrui ». Dès ce moment elle entreprit pour ainsi dire la réforme de l'ordre social par des articles, des brochures, par des conférences où elle aborda des sujets de philosophie, de politique, de morale, d'économie sociale. Au bout de quinze ans, ce fut un des militants les plus courageux du parti socialiste. Déçue dans ses ambitions et dans ses espérances, elle se tourna du côté de la psychologie, qui faisait alors des progrès immenses et révélait dans la conscience humaine des complexités imprévues.

La *Doctrin secrète* lui tomba entre les mains. Ce fut pour elle une illumination et le début de sa conversion à la théosophie qui s'affirma et se précisa dans une entrevue avec son auteur. Elle y trouva cette paix intérieure que rien ne peut troubler, cette « tranquillité souveraine du moi profond et impérissable. Cette doctrine secrète établissait pour elle qu'il y a des êtres animés aux étages supérieurs de la nature, chacun d'eux adapté au milieu dans lequel il se trouve. Parmi ces myriades d'êtres, quelques-uns sont en marche vers l'humanité, d'autres ont dépassé l'humanité telle que nous la connaissons aujourd'hui, en se dépouillant des plus grossiers d'entre les éléments qui la composent. Car l'homme est composé de sept éléments, dont quatre seulement appartiennent à son corps animal et périssent au moment de la mort ou bientôt après, tandis que les trois autres, qui constituent l'être supérieur, la véritable individualité, sont immortels. De ces éléments est fait l'*ego*, lequel

subit de multiples incarnations, apprend peu à peu les leçons de la vie et élabore sa propre rédemption dans les limites de l'inexorable loi qui l'oblige à moissonner ce qu'il a semé, à construire de ses mains infatigables l'édifice de son sort, sans rencontrer jamais, dans les abîmes insondables de l'espace et du temps, aucune puissance qui soulève à sa place les fardeaux qu'il a amoncelés, débrouille pour lui les écheveaux qu'il a emmêlés, ou comble les fossés qu'il a creusés ».

Nous anticipons déjà sur le chapitre suivant, qui doit traiter des enseignements de la néothéosophie, tels que M. Besant les a recueillis de la bouche même de H. S. Olcott et de H. P. Blavatzky, et que sa note personnelle a quelque peu modifiés.

CHAPITRE II

Les enseignements de la Néothéosophie

§ 1. *Evolution cosmologique.*

Le point de départ dans l'étude que nous entreprenons, la néothéosophie l'appelle « ce que justement la voix du silence seule exprime »; mieux vaudrait dire de cela qu'il n'est nulle part et partout à la fois; il domine le passé, le présent, l'avenir qui plongent en lui tout entier. Des philosophes le désignent sous le nom de la Loi des lois, la Substance des substances, la Cause des causes, la Forme des formes, la Conscience des consciences, inconnaissable, inconcevable et ineffable; serait-ce l'existence Une, le suprême Brahman, le Parabrahman, tout en tous, ici ou là, nous l'ignorons.

Pouvons-nous du moins parler justement de sa manifestation? « Au commencement apparaît la parole », le *logos*, « tout est né par elle et absolument rien de ce qui existe n'a pris naissance sans elle »; le *logos* sort de la non-existence pour manifester sa vie. Il distribue ses activités en trois groupes distincts, se réservant à lui-même son propre domaine. Cette trinité de *logos*, à un moment donné et précis, voit chacun de ses termes se donner à soi-même son déve-

loppement. Leur association contribue à faire évoluer l'univers qui en est sorti, à le soutenir, à le pénétrer de sa vie durant sa période d'existence et à le réabsorber lorsque sa dernière heure a sonné. Elle forme la base de tous les univers pris dans leur ensemble et de chaque univers en particulier.

L'auteur du mécanisme cosmologique d'où est sorti l'univers dont nous faisons actuellement partie, est le logos, qui devient la manifestation de l'Unique, du non-manifesté, et sert d'intermédiaire entre ce qui est et ce qui n'est pas. Comment s'opère cette manifestation hors de l'Unique? Une division primordiale s'impose à nous tout d'abord; il s'agissait précédemment d'une trinité, nous nous trouvons en présence ici d'un nombre septuple, son explication nous demanderait des développements dont la longueur et la subtilité dépasseraient les limites de notre présente étude, c'est pourquoi nous nous bornons à constater son apparition, unique preuve du déversement d'énergie et d'activité de sa source principale.

C'est de cette division que notre univers prend son caractère septénaire et tire toutes les subdivisions postérieures. La doctrine secrète nous apprend, comme elle l'a appris à M. A. Besant, que le Logos est la source de la vie, de la forme, de la matière. Par son intervention sont transmis aux univers les fruits de ceux qui les ont précédés. Le nôtre est ainsi venu à l'existence, sa construction n'est que le résultat de l'univers passé.

Notre système solaire, ainsi on le nomme, s'est formé et progresse sous la direction de « sept êtres sacrés » de chacun desquels dépend un corps gouvernant « d'intelligences ». Les unes veillent au plein

accomplissement de la loi de causalité; les autres se consacrent à des fonctions plus spéciales, dirigent les sept royaumes qui constituent le système solaire, inspirées toutes du logos, l'intelligence universelle. Chacun de ces royaumes devient le théâtre d'une évolution difficile à concevoir, à côté de laquelle l'évolution d'une planète comme Vénus est insignifiante. Jusqu'à présent nous pouvons distinguer dans notre système solaire ou cosmos sept royaumes planétaires dirigés par sept intelligences.

Sur les trois plans inférieurs de chaque royaume, l'énergie du logos évoluant engendre sept globes ou mondes, qui forment un anneau ou chaîne planétaire, soumise elle-même à sept incarnations, chacune reportant à la suivante les résultats de la précédente et constituant ainsi son évolution. La doctrine secrète appelle les incarnations d'une même chaîne un « manvantara » et le subdivise encore en sept périodes, sept rondes. Si nous considérons un seul globe pendant chaque période d'activité, c'est-à-dire chaque ronde, évoluent sur lui sept races humaines en même temps que six règnes non humains dépendant les uns des autres, susceptibles eux-mêmes d'un développement de plus en plus grand. Des calculs auxquels les occultistes ont pu se livrer, il résulterait donc que nous en sommes à la cinquième sous-race (chaque race se subdivisant en sept sous-races) de la cinquième race de la quatrième ronde.

Le processus suivant lequel ont évolué, pendant les deux premiers manvantaras, les sept globes de la chaîne planétaire dont nous faisons partie, nous est actuellement inconnu. Beaucoup cependant peuvent suivre difficilement l'évolution depuis le troisième jus-

qu'au manvantara terrestre, la quatrième incarnation de la chaîne planétaire en notant à chaque moment l'apparition des éléments caractéristiques. Qu'il nous suffise seulement de savoir que l'évolution se poursuivant sans cesse nous fait participer à la cinquième sous-race, Atlante, de la quatrième race-mère, Arienne, douée d'organes des sens et d'un système nerveux très développé, elle-même descendant de la race Lémurienne.

La première sous-race, de la race aryenne, s'établit dans l'Inde au sud des monts Himalayas; la deuxième, dans l'antiquité, occupa le bassin de la Méditerranée; nous retrouvons les restes de la troisième en Perse; la quatrième s'étendit sur l'Europe occidentale et prit le nom de race Celtique; la cinquième, la race Teutonne, peuple l'Allemagne, la Grande-Bretagne, l'Amérique et les autres pays.

La néothéosophie ajoute à son énumération un tableau de cette cinquième sous-race. Malgré les grands progrès accomplis en général, le sentiment religieux est attaqué de toutes parts, dans le fond et la forme, supplanté par le doute, une incertitude perpétuelle. La divinité digne de ce nom est méconnue, d'autres inférieures prennent sa place, la personnalité du Christ est vivement discutée. En fait de morale, les principes élémentaires sont renversés et remplacés par un égoïsme grossier et exagéré. Le chemin suivi par la science ne nous satisfait pas davantage, le matérialisme et ses conséquences ont progressé de la façon la plus inquiétante; les savants reconnaissent la vanité de leur méthode d'observation et d'expérimentation concrète comme des résultats auxquels elle a abouti. L'art lui-même souffre du même mal, le sen-

timent de la beauté n'existe plus. L'état social subit indirectement le contrecoup de ces diverses influences. La pauvreté, la misère, le chômage, la mortalité précoce et nombreuse, une dégénérescence physique rapide, la criminalité, le suicide, une concurrence inhumaine, la guerre, tels sont les effets de causes mises en jeu par l'homme lui-même.

Un tel état de choses doit s'améliorer — la théosophie l'annonce — à l'aube de la sixième sous-race, dont les signes précurseurs se préparent lentement dans notre société même. Nous sommes, si nous ajoutons foi à ces prédictions, à la veille de grands événements et d'un bouleversement complet dans les différents domaines de l'activité humaine. Des ordres se sont fondés où seuls sont admis ceux qui espèrent fermement en la venue d'un grand instructeur; il continuera sur la terre l'œuvre de ses aînés, les Bouddha, les Krishna ou les Christ.

L'esprit humain prendra davantage conscience de lui-même, grâce à la méditation et à la concentration. Le contact de l'homme avec la divinité se fera plus direct et plus intime, sa présence se manifestera à lui d'une façon plus sensible et les sacrements retrouveront leur ancienne et véritable voie: la recherche du divin. La religion deviendra, selon les propres termes d'une néothéosophe, « plus rationnelle et scientifique ». Au point de vue artistique, moral et social se produira un retour à une inspiration plus puissante, des conceptions plus pures, des idéals plus nobles, des besoins et des rapports entre les hommes plus désintéressés. En science, les conséquences dépassent notre attente. A elle on s'adresse en dernier lieu, d'elle on attend tout. Jusqu'à présent on s'est

servi de méthodes, sinon infaillibles, du moins relativement sûres. La néothéosophie en adopte une à laquelle elles sont subordonnées. C'est l'intuition.

L'homme peut l'acquérir par une profonde et attentive concentration de sa pensée, en travaillant à son perfectionnement moral et à la discipline de ses facultés intellectuelles. C'est à cette « Yoga » orientale qu'est due la découverte de la masse de connaissances touchant à la nature des mondes et aux états successifs de l'éternelle existence de toute chose, que nous avons considérée de loin et que nous continuerons à considérer plus tard. Le cerveau, en s'affinant et en devenant plus délicat, pourra mieux répondre aux vibrations auxquelles jusqu'à présent il était demeuré étranger, diriger ses recherches par le développement de ses nouveaux sens, ceux de la clairvoyance astrale et de la clairvoyance mentale, vers des horizons et des voies inconnus. Quand la matière sera devenue peu à peu l'esclave de l'intelligence, les rêves chimériques autrefois de l'alchimie se réaliseront peut-être, la psychologie, la médecine, la physique et bien d'autres branches de la science, renonceront à leurs méthodes d'investigation dangereuses et expérimenteront heureusement la valeur du pouvoir de la pensée.

Tels sont les caractères de la civilisation de demain que les néothéosophes pressentent déjà. Mais comme ses aînées elle passera, soumise à cette perpétuelle évolution qui transforme tout et ne détruit rien. La doctrine secrète nous apprend qu'à la fin de notre manvantara, qui est le quatrième, c'est-à-dire à la fin de la septième race de la septième ronde, notre chaîne transmettra à celle qui lui succédera les

fruits de sa vie et ainsi de suite jusqu'à ce que dans le septième manvantara son évolution soit achevée. L'état subséquent est inimaginable.

§ 2. *Evolution matérielle et formelle.*

Cette trinité de logos semble être le résultat de la relation qui existe entre le soi et le non-soi, révélée dans ses trois expressions fondamentales : activité (intelligence créatrice), sagesse (raison ordinatrice), volonté (puissance destructrice). M. Besant qualifie ces expressions ingénieusement, la première manifestation du logos s'emploie à la « fabrication des matériaux », première vague de vie ; la deuxième à la « construction de la maison », deuxième vague de vie ; la troisième au « développement de l'être qui y réside », troisième vague de vie.

La matière rend possible tout d'abord l'activité du logos grâce à elle, il élaborera son univers. Elle existe dans l'espace sous des formes incompréhensibles pour nous. Son énergie « y creuse des trous », un mouvement giratoire l'a doué d'atomes divers, capables de répondre à un certain nombre de vibrations données, exactement en rapport avec le septuple champ à cinq compartiments de l'évolution dans lequel doit se développer la conscience ou « monade ».

Sept sortes d'atomes sont créées pour former chacune la base matérielle d'une région ou plan, impliquant sept vibrations différentes, dans un ordre de complexité décroissante. Les analogies tirées du premier plan, le plan physique, et appliquées aux plans supérieurs, dépassent nos moyens actuels de connais-

sance, le pur esprit se trouvant séparé de nous par des enveloppes dont la complexité augmente à mesure que diminue la distance qui nous en sépare. L'œuvre de la première vague de vie est donc de former des atomes et de subdiviser le produit de son activité en sept régions distinctes, où la deuxième vague de vie viendra puiser les matériaux des différents véhicules de la conscience pour les organiser. Telle est la construction du plan physique dans lequel nous plongeons par nos corps.

Sa conformation est d'une infinie variété; elle résulte en réalité des opérations ultérieures de la deuxième vague de vie. Faut-il parler ici de minéral, de végétal, d'animal, de couleur, de solidité, de transparence ou de leurs contraires? pas encore. Les trois états de la matière, solide, liquide, gazeux, formés de combinaisons plus simples, les éléments, sont susceptibles eux-mêmes de changer de nature, se décomposer et passer d'un état dans l'autre. Des investigations scientifiques ont amené la découverte de l'existence d'un quatrième état, l'éther, qui existe lui-même sous quatre états, dont le dernier est constitué par l'ultime atome physique et dont la diversité des combinaisons forme les éléments considérés plus haut. Tel est le travail « d'âges sans nombre » du courant d'évolution de la première vague de vie.

Le plan astral est le voisin du plan physique; il comporte sept subdivisions analogues, un nombre aussi considérable de combinaisons, qui forment les solides, les liquides, les gaz et les éthers astraux et que peuvent bien percevoir seuls ceux qui ont développé la vision astrale.

Dans le plan mental, séparé du plan astral par une

différence de matériaux, plus fins, ces sept subdivisions se répartissent en deux groupes, dont les quatre inférieures constituent le « formel » et les trois supérieures le « non-formel », le concret et l'abstrait. « Les mots sont impuissants à rendre l'exquise beauté et l'éclat des combinaisons de cette matière subtile. » Les plans bouddhique et nirvahnnique ne peuvent donner lieu à une conception même approximative; le premier aide le second à manifester, aussi complètement qu'ils peuvent l'être dans notre univers, les pouvoirs divins, c'est-à-dire ce que nous pouvons concevoir de la présence du Dieu en nous.

Le champ d'évolution des cinq plans et de leurs sept sous-plans est maintenant formé, les deux autres restent toujours en dehors et les détails précis sur leurs atomes nous font actuellement complètement défaut. Ils sont sans doute les deux derniers aspects que revêt le « soi », la monade, entité émanée du logos, mais séparée de lui par la paroi du second principe correspondant au second plan.

La tâche qui s'impose à l'évolution de la forme, deuxième vague de vie, est la construction des organismes à l'aide des matériaux, déjà préparés par la première vague de vie, sous la direction d'êtres appelés « constructeurs », d'intelligences, les unes dirigeant, les autres façonnant d'après les idées, modèles, tirées de l'intelligence du logos.

L'essence dite monadique qui caractérise le plan le plus élevé, devenue élémentale dans les combinaisons des deuxième et troisième plans supérieurs, rend possible au deuxième logos la stabilité et la cohésion des organismes et permet aux assemblages minéraux, végétaux, animaux, de résister à une désintégration

générale. Un équilibre plus parfait relativement est encore atteint dans le règne hominal ou humain.

Le corps physique de celui-ci comporte deux divisions essentielles. Le corps grossier emprunte ses éléments aux solides, aux liquides et aux gaz ; il reçoit les contacts du monde extérieur et transmet à l'intérieur leurs effets, dont l'être conscient tirera de la connaissance ; son état varie avec la nature des matériaux qui le composent, ils dépendent eux-mêmes de son mode de vibration.

Le double éthérique, pour la vision clairvoyante d'un gris violet ou bleuâtre, est composé de matériaux empruntés aux quatre subdivisions supérieures du plan physique ; il absorbe, spécialise les énergies surabondantes de l'extérieur et les adapte à l'usage du corps grossier.

Le corps astral est formé de combinaisons de matière astrale, sa grandeur est supérieure à celle du corps physique, il peut s'étendre au delà de celui-ci à une distance de 25 à 30 centimètres. Son degré de subtilité, variable avec la contribution apportée par l'homme à son édification, le retient attaché chez celui qui a médiocrement progressé à son corps physique, tandis qu'il peut, chez un homme spirituellement développé, ne vibrer qu'aux désirs et aux passions intérieures. Sa fonction générale est d'établir le contact entre la conscience et le cerveau physique, grâce à lui elle reçoit les impressions de l'extérieur et elle envoie à son tour des impulsions vers l'extérieur.

Le corps mental, siège de la mémoire et de l'intelligence, du jugement et de l'imagination, de la comparaison et des autres facultés mentales, est constitué par des combinaisons de la matière des quatre subdi-

visions inférieures du plan mental; sa nature varie avec les individus et dépend des vibrations qu'ils sont en ce moment capables d'émettre.

Ce développement se poursuivant, une séparation s'établira entre les deux véhicules, dont l'union n'est due qu'à des combinaisons de matière grossière, à la limite du formel et des quatre subdivisions inférieures. Ici finit alors le moi transitoire (personnalité), là commence le moi éternel (individualité). Les trois subdivisions supérieures sont le siège du « Penseur », de l'« Ego », qui subsiste à travers toutes les réincarnations. Il est le soi divin limité par une forme subtile empruntée aux matériaux de la région sans forme du plan mental, le corps causal, seul corps permanent, rassemblant en lui les résultats de toutes les expériences qui agissent comme causes pour façonner les existences futures.

La lenteur de l'évolution de ce corps s'explique par ce fait qu'il ne s'approprie que les expériences d'un caractère hautement intellectuel et moral. Il reste endormi de vie en vie jusqu'à ce que les vibrations venues de l'extérieur aient éveillé à l'activité, en agissant sur lui, quelques-unes de ses forces latentes. L'unique préoccupation du corps causal, ce sont les pensées abstraites, dont la connaissance est obtenue par la méthode d'intuition.

Plus intime encore est le corps bouddhique, le soi, la monade, venue du logos, repliée sur elle-même, l'état où chacun est lui-même, le principe humain le plus élevé, le corps de béatitude que l'homme peut cultiver par un amour pur et désintéressé, universel et bienfaisant. A ce degré, l'homme se rend compte qu'il ne fait qu'un avec la source de toute chose.

Le corps nirvahmique, dit le *Theosophist*, est un état qui ne se conçoit point.

§ 3. *Evolution monadique.*

La réincarnation.

A la mort, le double éthérique sert quelque temps de véhicule à la conscience, après avoir été uni au corps pendant la vie terrestre. 36 heures environ après la mort il flotte encore au-dessus du cadavre et finit par se décomposer très rapidement, si le corps lui-même est brûlé. Alors l'être humain avec sa conscience passe dans cette région de l'astral appelée « le Kamaloka », phase purificatrice, nécessaire à son évolution. Là sont renfermées autant de subdivisions différentes que dans le plan astral lui-même, et à chacune d'elles correspond la qualité de corps astral qu'ont possédée sur la terre les êtres dans leur évolution. La durée du séjour dans cette région et l'inconscience dont on y jouit est en raison directe de l'élévation des désirs de l'homme. Il se termine par la décomposition de ce qu'on appelle « la coque astrale » et la restitution de ses matériaux au fond commun de la matière astrale.

Les êtres humains ainsi dépouillés de leur corps physique et de leur corps astral vont continuer leur existence dans les deux grandes subdivisions « du devakhan », « la contrée des dieux », « le ciel ». En général, ici sont assimilés tous les efforts, intellectuels et moraux, susceptibles d'aider prochainement à l'évolution de l'âme, qui séjourne en devakhan dans une région et pendant un temps exactement correspondant au degré de perfection atteint.

Après l'assimilation et l'élaboration plus ou moins lente des résultats des expériences de la vie passée, ceux-ci, transformés et réduits à leur plus simple expression, sont recueillis après la désagrégation des corps astral et mental. Tout ce travail demande dix à quinze siècles. A l'être soi-conscient il est alors donné dans une vision rapide de contempler les grandes lignes de l'avenir qui l'attend.

L'évolution cosmologique se complète ici par l'évolution monadique, de la monade, à laquelle le corps causal sert d'enveloppe. La matière, la forme ont été amenées à la manifestation; sur elles, jusqu'à la vie, doit agir l'ambiance à travers les diverses enveloppes et faire passer les pouvoirs divins de l'état latent à l'état actif.

La monade animée de la volonté de vivre se sent poussée vers la vie de la soi-conscience séparée hors de la vie de la soi-conscience universelle. Elle est triple dans sa nature, en ce sens qu'elle revêt les trois aspects de la manifestation du logos. Dans le monde organisé grâce à l'évolution de la forme, elle vient prendre possession de ses divers véhicules. Le kama-loka et le devakhan ont fait perdre à l'homme les corps physique astral et mental. Ils se sont tous désagrégés et leurs particules dispersées se sont mélangées aux matériaux de leurs plans respectifs, tandis que le corps causal a recueilli les germes des facultés et des qualités résultant des activités de la vie terrestre.

Pendant la complète assimilation de ces germes, les intelligences spirituelles appelées par H. P. Blavatsky, dans la « Doctrine secrète », les unes « les Lipikas » (enregistreurs du Karma), les autres « les Maharajas » (agents du Karma sur la terre), ont pour

fonctions de présider à la mise en action des causes **constamment** engendrées par les pensées, les désirs et les **actions des hommes**, d'édifier un corps mental, astral et physique **approprié**, de choisir l'entourage, le milieu, la famille que l'homme **inconsciemment** s'est donnée par la nature même de ses vies précédentes, de fournir le modèle du corps physique, qui avec le double éthérique se construit dans le sein maternel. Ici l'hérédité physique exerce son influence, tandis que l'organisation du corps astral et mental, commencée antérieurement, se poursuit après la naissance pour se révéler chez l'enfant vers la septième année avec des facultés mentales et morales déjà avancées.

Dès lors l'homme est considéré comme agissant dans son véhicule physique, uni avec lui et non plus sur lui. L'homme ordinaire n'a pas atteint d'un seul coup le degré de développement qu'on lui reconnaît généralement. Un grand nombre de vies a été employé à parcourir tous les degrés précédents. Dans cette lente progression l'homme n'est tout d'abord capable que de connaître le contact de certains objets, les sensations de plaisir ou de douleur; leurs images donnent naissance à la mémoire, à l'initiative, et le poussent à un choix. Les actions sont encore guidées de l'extérieur vers l'intérieur. La notion du bien et du mal ne suit pas immédiatement la sensation de plaisir et de douleur, elles sont confondues. De cette mentalité embryonnaire l'homme peut se libérer de deux façons: il peut être ou bien gouverné et dirigé directement par des êtres beaucoup plus évolués que lui, ou bien être abandonné seul à une croissance lente. C'est en général la première voie qui se pré-

sente à lui; des instructeurs, l'avant-garde dans la marée montante de l'humanité, ont aidé les hommes; ils ont hâté considérablement le développement des facultés mentales et morales de leurs âmes embryonnaires.

Sa croissance continuant, l'être humain est amené lentement et maladroitement à désirer, à prévoir, à projeter, à induire, à hésiter devant les conséquences qu'entraînent ses actes, ce sentiment se trouve puissamment fortifié par les suites de ses désobéissances. La volonté apparaît et contrecarre ou approuve le désir ou est vaincue par lui.

La liberté ne deviendra une réalité qu'au moment où sera rejeté, après un libre choix, tout ce qui est cause de douleur et conservé tout ce qui est cause de plaisir, c'est-à-dire tout ce qui s'harmonise avec les aspirations supérieures de l'être humain. Dans cette connaissance de ce qui est à rejeter et à conserver, l'homme subit plus ou moins l'influence de l'ambiance, le contact de son milieu, de sa famille, de ses amis, de sa nation, et s'il accorde une part, si minime soit-elle, à des buts désintéressés et supérieurs, il hâte d'un autre côté considérablement l'évolution de ses facultés morales. Le développement de la conscience morale se continue; a-t-il été précédé ou suivi jusqu'à présent par celui de l'intelligence, il est bien difficile de le dire; le plus simple est d'admettre qu'ils sont simultanés (cela paraît du moins être la conception néothéosophique), se complètent l'un par l'autre et s'aident mutuellement.

La complexité de l'activité intérieure s'accroît, l'homme arrive à un moment où il devient capable de se détacher des objets purement concrets et de ne

s'intéresser qu'à leurs qualités, à leurs différences; il isole, il abstrait, il généralise, à l'analyse succède la synthèse, il ne reste bientôt que l'idée de l'objet considéré; elle donne lieu à des spéculations, des raisonnements dont la portée, la profondeur n'appartiennent plus au monde formel, aux régions inférieures du domaine dans lequel se meut l'être humain. Celui-ci est déjà parvenu au seuil des réalités qui subsistent au delà, le monde sans forme lui apparaît, il est séduit par sa beauté et l'observation purement extérieure n'a plus d'intérêt pour lui. Il s'apprête à exercer sa nouvelle puissance jusqu'au moment où, après s'être élevé graduellement et s'être absorbé dans les plus profonds replis de la vie et de la pensée, il sera devenu conscient, c'est-à-dire se sentira comme un rayon de la lumière à laquelle il est uni et de laquelle il est issu.

Dans quel rapport se trouve l'éclosion à la vie des différentes facultés et la vivification de leurs véhicules? Le plus inférieur, le corps physique, grossier, répond d'abord le plus promptement aux contacts du monde extérieur, il progressera en devenant plus sensible aux vibrations procédant de l'intérieur, avec d'autant plus d'activité qu'il leur subordonnera sa nature. Son évolution n'avancera véritablement, la constitution du cerveau n'ira en s'affinant et ne se fera plus apte à répondre aux vibrations mentales que lorsque l'intelligence dominera la sensation. Le prélude nécessaire à l'éveil de ces énergies sera néanmoins la satisfaction de la nature inférieure. Ainsi donc, l'homme, le jour où il reconnaît à son cerveau physique sa fonction comme un instrument de l'âme, commence à exercer une discipline sur lui-même. Ses satisfactions passagères sont sacrifiées aux intérêts

de son individualité supérieure, son cerveau devient de plus en plus un véhicule de conscience susceptible de répondre aux plus délicates impulsions de la pensée.

Le mode de développement du double éthérique ressemble à celui du corps grossier.

Le corps astral, lui aussi, d'abord lié aux autres véhicules, progressera, lorsqu'il réussira, comme le corps mental, à rattacher les impressions reçues aux objets qui leur donnent naissance.

Par anticipation on peut dire maintenant qu'un corps causal suffisamment développé permet à l'homme de posséder le souvenir de son passé, de suivre son propre développement à travers toutes les incarnations et les désincarnations, d'explorer le passé de notre planète et d'apprendre de grandes leçons de ses expériences antérieures. Il peut étudier les lois cachées qui guident l'évolution et les secrets profonds de la vie au sein de la nature.

Le corps bouddhique fait entrer l'homme dans la « félicité de la non-séparativité; il est un avec tout ce qui existe ».

§ 4. *La réincarnation. — Ses lois.*

Proposer l'adhésion à une doctrine telle que la réincarnation n'est sans doute pas dépourvu de fondements. Des expériences et des observations, dont il ne faut pas exagérer l'importance parce qu'elles ne résolvent pas définitivement le problème, apportent des éléments d'information; ceux-ci se trouvent renforcés, affermis par les antécédents et les conséquents mêmes inhérents à une pareille thèse.

De l'ensemble de nos constatations, il résulte que

la réincarnation, au lieu d'affaiblir la justice des choses, l'intensifie et la rend acceptable. La réincarnation est juste pour les résultats inévitables qu'elle entraîne avec elle. La loi de causalité qu'elle précède la complète. « Karma, dit M. Besant, désigne la série ininterrompue, l'enchaînement des causes et des effets, dont se compose toute l'activité humaine. » La néothéosophie l'a trouvée énoncée dans les paroles mêmes adressées aux Galates par celui qu'elle appelle le grand initié chrétien : « Ne vous y trompez pas, on ne se moque pas de Dieu, ce que l'homme sème, il le récolte. » Elle va même jusqu'à déterminer le lieu où l'homme récoltera ce qu'il a semé. Aucune vie n'est isolée; elle est liée à la suivante par les effets des pensées, des actions, des circonstances diverses qu'elle a mises en jeu antérieurement ou présentement. Notre ignorance de cette loi et de ses applications nous fait attribuer au hasard les événements accidentels, alors qu'ils ne sont que le fruit de causes antérieures. A ces questions : « pourquoi suis-je né dans telle famille ? pourquoi ai-je telle taille, telle infirmité, telle aptitude, tel défaut ? », la réponse se trouve toujours être la suivante : des plans mental, astral ou physique des énergies différentes, pensées, désirs, actions, ont été émises; elles ont engendré des causes dont les effets naturels constituent les conditions de la vie actuelle.

Cette loi est très complexe dans sa simplicité. Tels actes peuvent porter leurs fruits dans cette vie, tels autres ne viennent à maturité qu'après une longue série d'existences successives. L'effet de telle force défavorable est annulé ou modifié par l'effet d'autres forces favorables ou réciproquement. Tels actes exercent leur influence sur leur auteur, tels autres sur

ceux qui l'entourent. C'est pourquoi on distingue entre le karma mûr ou inévitable, le karma du caractère, le karma collectif, le karma en voie de formation d'une part, le karma mental, astral, physique, d'autre part. Nos pensées agissant sur nous-mêmes, engendrent notre caractère mental et moral et servent à déterminer par leur influence sur autrui nos collaborateurs de demain. Nos désirs forment notre nature astrale et influent à travers elle sur le corps physique de notre prochaine incarnation, sur le choix du lieu de notre naissance et de notre entourage. La détermination de celui-ci est l'œuvre des énergies manifestées sur le plan physique, sans rapport avec les autres régions; d'elle dépend aussi la nature de notre futur entourage non humain et la souffrance physique que l'homme est appelé à éprouver, en compensation de celle qu'il a répandue involontairement, est indépendante de la nature du motif qui l'a causée.

La cessation du karma, dit la néothéosophie, suivra celle du désir, même le plus pur et le moins égoïste, l'épuisement et le paiement total par la connaissance des moindres causes mises en jeu ou des dettes les plus légères contractées antérieurement.

La réincarnation est plus que le corollaire de la loi de causalité, elle repose aussi sur le sacrifice. « Par un acte de sacrifice nécessaire à sa manifestation, le logos, pour émaner son univers, a imposé volontairement une limite à sa vie infinie; par le sacrifice cet univers subsiste, par le sacrifice l'homme atteint la perfection. » L'homme souffre et s'effraie de la disparition de la forme, quoiqu'il ait conscience en lui-même d'une nature supérieure et d'une nature inférieure il identifie son soi intérieur avec la seconde

plutôt qu'avec la première, son expression passagère, le moyen de la croissance séparée de la vie divine, d'où elle est sortie.

Le sacrifice n'est plus une souffrance, une douleur, la vie consciente étant considérée comme distincte de la forme, uniquement destinée à servir dans la pensée de l'homme de véhicule à la vie qu'elle reçoit et à être abandonnée ensuite. Chaque degré de l'échelle de l'évolution est franchi par le sacrifice; « la vie se déverse pour renaître en une forme plus haute, tandis que meurt la forme qui la contenait ». C'est le sacrifice de la forme qui aide l'évolution de la vie, ce processus se répète à chaque stade de l'évolution: les minéraux sont désagrégés, leurs éléments constitutants deviennent la nourriture de la plante et permettent sa croissance. Les matériaux des tissus qui la composent sont vite assimilés par l'animal qui en nourrit son corps. La nature inférieure de l'homme a évolué suivant cette même loi du sacrifice, mais à lui l'expérience des siècles a appris, ainsi que la science des instructeurs, qu'il n'était pas un être isolé, qu'il était lié à d'autres êtres par les dettes contractées envers eux, en vivant de leur vie sacrifiée.

C'est là que prend naissance le sentiment de l'obligation et le désir d'un bonheur supérieur au bonheur matériel. La soumission du corps, l'abnégation, un dévouement désintéressé à la vie évoluant, à laquelle l'homme participe, un complet renoncement, tels sont les moteurs qui le font parvenir péniblement à cette complète identification avec son soi. Il a acquis alors le pouvoir de se mouvoir de sa propre initiative, de se servir de tous ses véhicules et de les employer à volonté selon l'œuvre qu'il se propose d'accomplir.

Sans la réincarnation, la fraternité est inexplicable. Elle la justifie et la rend nécessaire. « Nous sommes plus que des frères, disait le Dr Pascal, nous sommes tous les facettes d'un même joyau, les parties du même tout », composés des mêmes atomes, en possession des mêmes facultés intellectuelles. « Les différences de développement tiennent à la différence des stages évolutifs des âmes. » Les unes, les plus avancées et les moins nombreuses, ont commencé plutôt ou ont dépensé plus d'efforts, ce sont les pionniers; d'autres, la majorité, plus jeunes, ont donc marché à pas plus lents; les plus en retard, soit les races à l'état sauvage, sont entrées les dernières dans l'humanité, mais toutes doivent atteindre avec le temps les glorieux sommets et jouir de la même félicité. Nous sommes tous égaux au commencement dans notre but et notre mode d'évolution; nous devons tous l'être à la fin après la série des vies successives que nous avons à parcourir. Séparés seulement par les différences de race, de classe, de patrie, de développement, nous devons nous sentir comme animés de la même vie, la tirant de la même source, et nous considérer comme membres d'une même famille. Cette fraternité, l'homme la perçoit sur le plan bouddhique ou de la non-séparativité.

La monade humaine, le soi et les trois aspects, l'esprit, l'âme spirituelle et l'âme, l'individualité voilée par la personnalité, telles sont les potentialités que le sauvage comme l'être le plus développé, possèdent en germe. Le sauvage brutal doit avec le temps devenir l'égal du saint et du héros. La présence du premier capable de perfectionnement grâce à son évolution après sa mort dans d'autres mondes doit nous faire

supposer que les âmes nées avec des qualités mentales et morales sublimes ont évolué sur d'autres mondes avant leur arrivée dans celui dont elles partagent la vie avec nous.

Cette hypothèse peut expliquer la distance énorme qui sépare le dernier des sauvages de l'être humain le plus élevé, la présence dans les civilisations d'autrefois d'intelligences supérieures, de ces êtres si élevés spirituellement et moralement qu'aucun des hommes les plus évolués d'aujourd'hui n'a pu les dépasser; ainsi s'explique l'apparition des génies, des prodiges, les différences frappantes que des intellectuels de force à peu près égale présentent entre eux, dans l'assimilation de certaines connaissances spéciales, les enseignements néothéosophiques, par exemple. Aux uns ils semblent clairs du premier coup, pour d'autres ils sont obscurs et inintelligibles. Les uns « se souviennent », aux autres l'expérience ne permet pas un tel progrès. Tout cela rend possible l'existence derrière ces âmes d'un passé; un grand nombre de vies s'impose à nous pour que la conscience ordinaire à l'état de veille se substitue à la conscience que l'individualité possède d'elle-même, pour que les barrières entre ces mêmes vies successives disparaissent et que leur souvenir devienne précis et fécond.

« Excluant la réincarnation du nombre de ses croyances », ainsi s'exprime la grande prêtresse de la néothéosophie, « le monde a ravi à Dieu sa justice et à l'homme sa sécurité, sa fin glorieuse. Il peut y avoir chance ou malchance selon les cas, mais la force et la dignité que donne à l'être humain la confiance en une loi immuable lui sont ravies, et il est abandonné, impuissant, ballotté sur un océan de vie innavigable. »

§ 5. *La néothéosophie et les maîtres.*

La néothéosophie, que H. P. Blavatsky, dans une lettre ouverte adressée à l'archevêque de Cantorbéry sur l'Eglise chrétienne et le Christianisme, qualifiait non pas du nom de religion, mais du nom de philosophie à la fois scientifique et religieuse, a aussi sa morale. Ses enseignements ont été puisés pour la plupart dans les écrits des grands fondateurs de religion; c'est aux Orientaux cependant et à leurs préceptes qu'elle accorde la première place.

Le Manou célèbre le respect d'autrui; la bienfaisance qu'on doit exercer vis-à-vis de ses ennemis, la résistance aux appétits des sens, à l'attrait du vol, du gain mal acquis, la pureté, la chasteté, la propreté du corps, l'acquisition de la science, de la sagesse divine, la véracité, l'honnêteté, la fidélité en termes éloquents: « Persévère dans la vertu, domine tes passions, fais judicieusement l'aumône, sois doux, supporte patiemment l'adversité, marche dans la voie des honnêtes gens, dis la vérité; rien n'est plus haut que la vérité; la miséricorde est la puissance de l'homme vertueux; cruellement traité, ne réponds pas par une cruauté, mais réponds aux injures par une bénédiction. » Leur pratique permettra au corps physique de mieux répondre aux vibrations de la conscience supérieure.

La néothéosophie ne les a pas changés, elle cache sous des mots différents les mêmes vérités morales. C'est ainsi qu'elle vante les bienfaits d'une alimentation pure et d'une vie pure, de la domination des passions, de l'égalité d'humeur, de la sérénité et de l'équilibre d'esprit, de l'habitude de la méditation élevée

et régulière, de la compassion, de la sympathie, du courage et de la constance.

Ces enseignements, Alcyone (Krishnamurti) les confirme en les citant dans sa première œuvre donnée en vue de hâter l'évolution du monde. Il parle autrement du discernement du réel et de l'irréel, du bien et du mal, de l'important et du non-important, de l'utile et de l'inutile, du vrai et du faux, de l'égoïste et du désintéressé, de l'empire qu'il faut exercer sur le physique, l'astral et le mental, du détachement de tout désir, de la bonne conduite et de l'amour. Il parle plus particulièrement de la maîtrise de soi à l'égard de la pensée et de l'action, de la tolérance, du contentement, de l'unité de direction dans le but et de la confiance. L'acquisition de ces différentes vertus marque un premier pas sérieux sur le chemin que doit parcourir la plus grande masse de l'humanité.

Les stades dont les degrés ont été franchis par les maîtres ou mahatmas, ont été divisés en deux catégories, les premiers constituant « le sentier de l'épreuve », les seconds formant le sentier proprement dit ou « le sentier du disciple ». Il arrive un moment où l'homme blasé sur tout ce que la terre peut lui offrir aspire à de plus hauts sommets, un maître veille sur lui, remarque ses efforts dans la pratique de la vertu, ses capacités de progrès rapides, et en fait l'objet d'une attention spéciale. L'aspirant ou « chela » est conduit insensiblement à l'entrée du sentier. Guidé par la présence spirituelle de son maître, il doit travailler à acquérir quatre qualités morales nettement déterminées, conditions nécessaires et indispensables imposées par la sagesse des membres de la grande confrérie ou de la réunion des maîtres. La première

de ces qualités, c'est « le discernement du réel et de l'irréel », qui conduit naturellement le disciple à la deuxième, « l'indifférence aux choses extérieures » et le pousse à rechercher la vie, non les formes multiples qu'elle revêt. Ces deux qualités sont puissamment affirmées par la multiplicité et l'instabilité des événements contraires ou défavorables auxquels le disciple se trouve exposé et qui le poussent davantage à fixer son regard sur l'immuable réalité; là prend naissance l'intuition. La troisième qualité est un ensemble de six attributs mentaux — la maîtrise de ses pensées ou pratique régulière et quotidienne de la méditation, de la concentration, le gouvernement de ses paroles et de ses actions, la tolérance ou le respect de tout être tel qu'il est avec ses opinions et son caractère, la patience, la confiance en son maître et en soi-même, l'équilibre devant les vicissitudes de tout genre. Ces six attributs mentaux acquis, la quatrième des qualités exigées au stade d'épreuve apparaît: c'est le désir profond et intense de s'unir à Dieu par la libération. A ce point le disciple n'aura recours aux intérêts de la vie terrestre que pour servir son maître et d'une façon désintéressée hâter l'évolution de la race. Le voilà prêt à recevoir l'initiation.

Pendant la durée de tout ce travail il se sera exercé à la méditation, à la purification de ses différents véhicules et il aura pu, lors du sommeil du corps physique, entrer en communion, à l'aide de son corps astral bien organisé, avec son maître afin d'en recevoir l'instruction et l'illumination spirituelle. Le sentier de l'initiation comporte quatre degrés, dont chacun ne peut lui-même être franchi que par une initiation. Dans le premier il faut détruire trois obstacles, « l'il-

lusion du moi personnel », le doute et la superstition. La deuxième initiation n'est accessible qu'après le plein développement des facultés intérieures. La troisième fait du disciple « le Cygne », « l'oiseau de vie », il a rejeté le désir et l'aversion et il est devenu l'ami de toutes les créatures. A la quatrième initiation il est le saint, le vénérable, « celui qui est au delà du Je », l'arhat, c'est la fin du sentier, le seuil du nirvahna où le rayon de lumière ne fait plus qu'un avec sa source. Il a achevé son évolution humaine, il peut revenir s'incarner volontairement dans un corps et hâter l'évolution de ses frères inférieurs.

Ces arhats, plus connus sous le nom de mahatmas de l'Himalaya, quoique dispersés et vivant à part, n'en forment pas moins une vraie communauté, une confrérie d'êtres, soumis aux mêmes lois, ayant les mêmes pensées, la même discipline morale. La confrérie thibétaine est la plus élevée et la plus importante de toutes ces associations, d'autres existent dans le monde en rapports étroits avec elle.

Il est dit quelque part que l'arhat ou mahatma « est l'homme élevé au plus haut degré de puissance auquel l'évolution de la vie puisse atteindre sur cette terre ». Ailleurs il est l'homme puissant qui vit inconnu du monde, suscite, prépare et dirige dans le plus parfait silence ceux qui agiront aux yeux de tous. Des exemples de maîtres de différentes communautés nous sont fournis dans l'Inde, où ils sont les successeurs des Rishis védiques. Ce sont les Hsüan, les Manou, les Krishna, les Bouddha; dans d'autres contrées ils s'appellent les Zoroastre, les Orphée, les Apollonius de Thyane, les Socrate, les Platon, les Plotin, mais les plus honorés sont ceux qui de tout temps

sont arrivés à développer leurs pouvoirs au point de devenir conscients dans des régions, des mondes ou des plans inaccessibles encore à la plupart des hommes.

Parmi ces maîtres, ces initiés, ces membres de fraternités occultes, accorde-t-on une place à Jésus? Certainement, puisqu'il a appartenu, dit-on, à cette secte essénienne des rives de la mer Morte, où le plus rigoureux ascétisme était pratiqué.

Tels sont les enseignements; il y en a bien d'autres, que nous avons voulu passer en revue avec le plus d'exactitude possible. Nous ne les critiquerons pas, mais nous nous efforcerons seulement de montrer cependant dans quelle mesure ils nous satisfont au triple point de vue scientifique, moral et religieux, plus particulièrement chrétien.

CHAPITRE III

La Néothéosophie dans ses rapports avec la science, la morale, la religion.

§ 1. La Néothéosophie et la méthode scientifique.

La large esquisse dans le chapitre précédent de l'enseignement néothéosophique contient un très bref exposé de la méthode dont cet enseignement est le produit et le couronnement définitif. Il nous faut maintenant revenir en arrière, montrer s'il peut y avoir accord entre la méthode scientifique, propre à la science et la méthode, ses avantages que nous propose la néothéosophie, d'examiner si celle-ci peut justement s'attribuer le nom de scientifique, ou bien si seulement elle peut la précéder et la préparer.

L'hindou, l'oriental en général, a possédé de bonne heure une remarquable intuition de la vérité à une époque où la science, telle qu'on la conçoit dans les temps modernes, n'existait pas. Sa méthode, « rajah-yoga », a derrière elle des milliers d'années d'application, de concentration et de méditation; les résultats étonnants qu'elle a obtenus ont établi sur la base relativement certaine de l'expérience que la conscience peut se rendre indépendante de son véhicule pure-

ment physique, et semblent apporter des éclaircissements sur les anomalies qu'elle présente parfois. Le rajah-yogui est capable de quitter son corps avec sa conscience, se débarrasser successivement de ses diverses enveloppes, et explorer consciemment les mondes supérieurs avec la même précision que le monde physique, remonter la chaîne des temps et des événements dans le passé le plus lointain de l'humanité et de la préhumanité. Cet état est atteint par tous ceux qui le veulent et ceux qui le possèdent sont réputés, pour leur calme et leur sérénité d'esprit. Comment, en agissant vis-à-vis de son esprit pour le séparer de son véhicule physique, l'hindou obtient-il de ce fait un semblable fonctionnement ?

La concentration intense de la pensée favorise la manifestation et l'éclosion dans le cerveau de forces et de pouvoirs supérieurs à ceux dont fait preuve celui qui est ordinairement organisé et habitué à ressentir seulement les influences physiques. Ses cellules en s'affinant et en se développant, ajoutent un organe supplémentaire, grâce auquel des vibrations nouvelles sont transmises de l'extérieur à l'intérieur. Un tel développement exige beaucoup de temps ; il s'effectue difficilement suivant deux méthodes, de concentration et de méditation. Il faut d'abord réfléchir sur chaque chose pour en pénétrer la nature, analyser, disséquer jusqu'à complet épuisement de nos pouvoirs de perception les objets physiques qui nous entourent, les sentiments qui nous rattachent à eux et ceux qui sont notre œuvre propre. Les fruits d'une telle attention que la sagesse hindoue appelle l'attention droite sont : la présence d'esprit, la clairvoyance, la réflexion toujours en éveil.

La deuxième méthode se trouve résumée dans quelques conseils d'ordre moral, en vue de la culture de la concentration mentale; elle se borne à nous faire accorder la première place aux dispositions qui, selon nous, sont les meilleures : « conserver toujours la même heure et le même endroit pour se livrer à sa méditation journalière, exercer sa mémoire de telle façon qu'à la fin de la journée on puisse se représenter tous les actes, les pensées, les sentiments qu'on a accomplis ou éprouvés, jusqu'à ce qu'un entraînement suffisant permette de remonter à la prime enfance, en passant par les rêves qui se sont succédé pendant le sommeil. » A ce travail vient s'ajouter la culture des bonnes tendances naturelles de l'esprit et leur affermissement, afin que de bonnes dispositions permanentes triomphent des mauvaises, telles que l'amour, la pitié, la sympathie, la sérénité. La durée de cet exercice de méditation ne se réduit pas à l'heure régulièrement fixée pour le recueillement; toute notre vie doit devenir une méditation constante, et tout en nous doit nous être soumis, notre corps, nos sensations, nos sentiments et nos pensées. Il faut consacrer ses efforts à surmonter ce qui est nuisible au progrès de la culture mentale qu'on a entreprise, à s'exercer de même à l'égard de la convoitise, de la colère et de l'illusion, « le disciple ne permet pas que ces sentiments trouvent accès dans son esprit; il les supprime, les expulse, les anéantit » à rejeter les pensées néfastes, à créer les dispositions favorables suivantes: l'attention, la pénétration, l'énergie, la joie, la quiétude, la concentration, la sérénité, à maintenir les bonnes dispositions existant déjà en ne les laissant point dépérir ou disparaître, en travaillant

au contraire de toutes ses forces à les porter au plus haut degré de perfection.

Une telle méthode conduit peu à peu l'esprit humain, dit-on, à s'identifier moléculairement avec l'esprit universel, à acquérir des choses une connaissance que dans les conditions normales il est incapable de saisir, à affirmer l'objectivité et la réalité scientifique des mondes invisibles avec la même précision que celles des mondes visibles, à percevoir des faits, relatifs non seulement à l'existence qui se déroule sur cette terre, mais encore à celles qui l'ont précédée ou qui la suivront, autant de révélations qui, prises dans leur ensemble, dépassent les limites d'une vérification ou d'un contrôle.

La conscience suffisamment évoluée peut très bien, même à l'état de veille, après un développement plus ou moins grand de ses véhicules, manifester ses pouvoirs au delà du plan physique sur les plans supérieurs, traverser les cloisons étanches qui la séparent de son moi intime et se retrouver une avec lui d'une façon permanente. Ce dédoublement, ce fractionnement de la conscience du moi à la suite d'une évolution convenable, permet à l'homme d'anticiper sur l'avenir, de revenir sur son passé. Son soi intime et personnel, dont l'évolution complète est au bout des vies successives, astreint à un progrès graduel et régulier que dirigent des êtres supérieurs, embrasse tout le passé, le présent et l'avenir.

La théorie précédemment considérée de la pluralité des existences, qui ne s'appuie pas sur l'observation des faits, est par conséquent affaire d'intuition. Si d'un côté elle trouve un appui solide dans certaines expériences médiumniques, dans certaines observa-

tions d'enfants prodiges, elle se heurte de l'autre à de graves objections, aux démentis, aux contestations, qui surgissent à chaque instant et que viennent lui infliger des expériences sur le terrain psychologique ou moral. Grâce à la méthode de la néothéosophie, l'esprit humain peut accomplir encore aujourd'hui ce qu'ont autrefois accompli Manou et les rishis de l'Inde, se libérer du corps physique par une concentration et une méditation intenses, parcourir les autres mondes de la nature, en apprendre à connaître les lois; mais une pareille méthode, ensemble de règles suivies pour atteindre plus sûrement et plus rapidement la vérité, n'est pas directement assimilable à une méthode que guide uniquement l'observation des faits et qu'on s'accorde généralement à appeler la méthode scientifique.

Celle-ci, générale, universelle, commune à tous les individus, s'appuie sur la règle de Descartes: « ne recevoir jamais aucune chose pour vraie qu'on ne la connaisse évidemment être telle », et trouve sa base dans ce principe de Fontenelle: « avant d'expliquer les faits, il est nécessaire de les constater; on évite ainsi le ridicule d'avoir trouvé la cause de ce qui n'est point. » Induction et déduction scientifique, l'une s'élevant du particulier au général, l'autre descendant du général au particulier, sont subordonnées à l'intuition par la néothéosophie, quoique les hommes leur accordent cependant une certaine confiance, quelque peu justifiée.

La méthode scientifique observe, constate les faits au moment où ils se produisent en se plaçant dans les conditions les meilleures et les plus convenables. Elle suppose, conjecture sur leur nature, leur cause, leur

objet, s'élève de la connaissance de ces mêmes faits à celle des lois qui les régissent, les leur applique, les classe et les définit.

Il serait faux de reconnaître cette méthode valable pour telle ou telle science et pour cette science seulement. Les sciences mathématiques qu'Auguste Comte plaçait en tête de sa classification comme étant les plus simples, les plus générales, ont débuté elles-mêmes par l'observation des faits, d'où le raisonnement déductif a tiré des conséquences. Les sciences de la nature étudient dans le monde physique des phénomènes isolés, dont elles déterminent les lois et leurs groupements. Leur point de départ, comme les précédentes, réside dans la connaissance que nous en donne l'observation aidée de sens parfaits et d'instruments parfaitement adaptés; elles s'achèvent et se complètent dans la classification, l'analogie, l'hypothèse, l'induction, les définitions et les lois générales. Les sciences morales, psychologiques, politiques, sociales, historiques et religieuses, emploient des méthodes identiques avec un égal succès.

Malgré les résultats satisfaisants que la science dérobe chaque jour à l'inconnu, elle n'est pas faite, elle est en train de se faire. Un monde mystérieux nous entoure, le fond des choses lui échappe, elle le reconnaît et le vérifie journellement; les lois fondamentales de la physique et de la chimie, dont on apprécie à chaque instant les applications, sont instables, et il arrive qu'on assiste souvent à des phénomènes imprévus non reproductibles. C'est le devoir et l'honneur de la science d'aborder toujours avec le même courage les problèmes que pose devant elle la nature et de reconnaître, malgré ses progrès vers la vérité,

dans un travail constant, qu'elle ne la possède jamais dans toute sa plénitude, puisque l'image qu'elle peut s'en former change et varie sans cesse.

La néothéosophie, par sa méthode, aboutit à des théories atomiques et cosmiques qui sortent pour le moment du champ de la science et dépassent la portée de ses moyens d'investigation. Des choses aussi incontrôlables que la morphologie des atomes et des molécules, la composition des matières physique, astrale et mentale, le nombre des univers qui ont précédé le nôtre ou qui doivent le suivre, le rythme septénaire des mondes qui nous entourent en relation avec les sept couleurs du prisme (la physique et la chimie démontrent la présence de rayons supplémentaires que nous ne pouvons percevoir), on ne peut en parler scientifiquement.

Sans doute, la méthode scientifique et la méthode de la néothéosophie sont en rapport l'une avec l'autre, la préparation que demande la seconde pourrait bien utilement servir à la première, favorisant l'intuition, épurant et éveillant par certains côtés l'imagination, qui permet de formuler des hypothèses, — encore faut-il que celles-ci soient suggérées par des faits. Les arguments qu'elle invoque pour légitimer son titre de scientifique, au lieu de l'en rapprocher, l'en éloignent. L'esprit, poussé de l'objectif vers le subjectif, étudie sa propre nature; c'est sur lui-même qu'il spéculé; il se ferme aux contacts qui affectent les sens. La méthode de la néothéosophie ne peut sans l'usurper s'attribuer le nom de scientifique; qu'elle s'appelle méthode occultiste, la science occulte deviendra son domaine, mais une science occulte est-elle bien une science, nous ne le pensons pas.

§ 2. *La Néothéosophie et la morale.*

La morale qui découle d'une pareille méthode nous déconcerte, quand elle ne nous laisse pas dans l'indécision, ne permet pas les satisfactions que nous aurions pu en attendre. Les prétentions qu'elle élève en tout cas sont trop hautes pour que présentement, au degré de développement auquel nous sommes, nous ne leur accordions pas un peu de notre attention.

Le dogme de la réincarnation, si solidement assis sur les données de l'occultisme, constitue le fondement d'où procèdent et où convergent les lois de causalité, de fraternité et de sacrifice. Pourquoi une pareille affirmation, si grosse de conséquences, a-t-elle repris vie si tard dans un siècle où tout est remis en question, où l'esprit se fait de plus en plus avide de connaissances et de justice? Si elle venait à légitimer son origine et son apparition, ce qu'on lui demande, elle entraînerait avec elle la solution de tous les problèmes qui se posent à toute vie humaine depuis longtemps et qu'elle rencontre à chaque instant sur son chemin. Du même coup le sombre spectacle, résultat de l'ensemble des conditions humaines, serait aussitôt inondé de lumière. Alors plus de hasard, plus de chance, plus de fatalité aveugle qui viennent troubler la marche des événements et la conduite des hommes, les surprendre heureusement ou les plonger dans l'adversité. Les maux en apparence injustes et inutiles, ces souffrances, ces iniquités multiples dont la conscience se révolte éprouveraient d'une façon salutaire l'âme, la consoleraient, du moins feraient juger à chacun sa situation suivant le mérite et le démérite

acquis dans les vies antérieures comme le juste paiement des dettes contractées ou la récompense des actions accomplies autrefois. Mais un voile épais nous cache l'explication de la doctrine de la réincarnation, par le fait même qu'elle se crée à elle-même des déficits.

Logiquement elle est impossible, non seulement parce qu'elle ne repose sur rien de positif, mais encore à cause des conséquences fâcheuses qu'elle engendre avec ses lois et à cause du manque de principes rigoureusement d'accord avec elle, dépourvus de témoignages vérifiés ou bien complets. Elle possède, il faut le reconnaître, des attraits irrésistibles, puisqu'elle explique d'une manière très rationnelle les divergences intellectuelles, morales et sociales qui s'accusent au sein de l'humanité. Grâce à elle, la répartition apparemment arbitraire et injuste des joies et des peines se concilie parfaitement avec l'expression de la justice universelle, et si d'une part l'immortalité abstraite et vague, dont la philosophie cherche à proposer la notion, inspire à beaucoup une grande répulsion, on doit reconnaître d'autre part que la théorie de la pluralité des existences ouvre des perspectives infinies et donne de salutaires consolations à l'âme.

Ici elle semble antiscientifique, ailleurs elle semble contredire les plus intimes et les plus véritables aspirations du cœur humain. La néothéosophie prétend que nous ne tenons de nos parents que notre corps physique, notre soi et ses dépendances sont bien à nous, sans doute, mais encore à nous seuls, fragments de la vie universelle. Ceux qui nous ont donné le jour ne restent eux-mêmes que des instruments dans les mains de la loi de perpétuelle évolution.

L'enfant qu'ils tenaient pour leur enfant n'est pas leur enfant, c'est une individualité déjà vieillie qui a derrière elle un passé; cet être à la croissance duquel les affections ont été si nécessaires, est un inconnu « auquel la naissance fournit le revêtement nécessaire à son nouveau pèlerinage terrestre ». Les joies profondes qu'éprouvent un père et une mère et les douleurs aussi sont une pure illusion, de simples accidents; l'œuvre des seigneurs du karma leur fait rendre au petit être un service exactement semblable à celui que rendent à l'enfant enveloppé de langes et abandonné sur un banc d'avenue les passants compatissants qui le recueillent et l'adoptent.

D'autres contradictions semblent inhérentes à la réincarnation comme à la loi de causalité. Comment se fait-il, puisqu'une âme doit renaître dans une situation toujours en rapport avec ses qualités ou ses défauts, qu'un homme vertueux, par exemple, vienne fréquemment prendre contact avec la vie au milieu de brigands ou de criminels, tandis qu'une famille honnête et probe accueillera dans son sein l'être le plus dépravé qu'il soit? Conséquence directe des forces karmiques mises en jeu autrefois, dira-t-on, et de la loi qui nous impose de récolter absolument tout ce que nous avons semé.

Notre besoin de justice, qu'elle cherche à satisfaire n'est pas plus satisfait après qu'avant; les preuves qu'une telle doctrine avance pour se justifier nous laissent dans l'incertitude. La loi de réincarnation, en nous soumettant à cette perpétuelle évolution, qui sans un seul instant de répit doit se poursuivre d'incarnation en incarnation, de *manvantara* en *vanvantara*, d'univers en univers, nous effraie.

Elle nous désespère à l'heure actuelle où l'homme aurait le plus besoin de sentir la portée de ses imperfections et de ses défaillances. Un exemple, que nous hésitons à rapporter, car nous doutons un peu de sa véracité, pourrait nous convaincre combien l'homme ponctuellement fidèle aux exigences de la loi karmique, s'habitue, s'il ne l'a déjà fait, à la suppression de la douleur consciente du remords, son âme peut par là même jouir d'une quiétude que rien n'ébranlera.

Il y a de cela quelques années, — le fait nous est raconté dans les écrits d'une personne, pas précisément des plus favorables au mouvement néothéosophique, — fut arrêté à Paris un certain Trubert dit Stenio; après avoir étranglé son amie, il avait dépecé son cadavre, empaqueté séparément chacun de ces horribles débris et était allé les enterrer à la campagne. Ce Trubert avait une véritable passion pour la magie et les sciences occultes, proches parentes de la néothéosophie; il avait publié, en 1900, dans l'*Echo du Merveilleux*, un article intitulé: « Du principe de vivre chez les anciens ». Les enseignements néothéosophiques dont il était pénétré lui permirent de s'exprimer ainsi en pleine cour d'assises: « Que voulez-vous, Monsieur le Procureur, je n'y suis pour rien! j'ai agi d'après mon stade d'évolution, je veux dire mon dharma et ne suis que le jouet de la loi de causalité. Il n'y va pas de ma faute si mon karma m'a ainsi fait. Pour un déterministe comme moi, le repentir serait la plus niaise des illusions. » Naturellement, ces paroles ne doivent pas être prises au pied de la lettre. Leur auteur a pu être très sincère, ou bien les juges se trouvaient en présence d'un fou. Si le proverbe selon

lequel il n'y a pas de fumée sans feu est applicable ici, c'est donc à la pure anarchie que conduirait une telle conception de la vie.

La doctrine de la réincarnation pose aussi le problème du déterminisme et de la liberté. L'homme devient ce qu'il se fait lui-même. Il est libre, relativement dès qu'on place devant lui les limites du temps et de l'espace que la série des renaissances postule. La possibilité de choix lui est enlevée, après comme avant sa venue dans un corps, puisque la loi l'oblige à un mouvement évolutif auquel il est incapable de résister. Cette question capitale, toujours si longuement et si diversement discutée, que nous regrettons de ne pas même effleurer, est laissée dans le clair-obscur par la néothéosophie.

Si la néothéosophie contient, comme tout ce qui est humain, des imperfections, nous ne saurions dire de l'ensemble des préceptes qu'elle propose qu'ils soient superflus dans le monde et au temps où nous vivons. Sans doute, l'homme peut hâter le cours de son évolution par une alimentation pure, une vie pure, la domination des passions, la pratique des vertus mentales et morales, entrer comme disciple sur le sentier de l'épreuve et se présenter au maître. Mais une grande distance sépare ce que nous appelons la théorie de ce qui est la pratique. Il ne suffit pas d'acquérir des vertus, les vivre pour soi, pour son salut, ou plutôt pour son karma, il faut communiquer leurs bienfaits aux autres. A cette condition l'ascétisme peut s'effacer et faire place à une sociabilité plus large. Les maîtres dirigeant l'évolution, à eux doivent être conduits par leurs disciples, associations organisées en vue d'une acquisition toujours plus progressive

de la vertu et du bonheur, ceux qui à leur tour aspirent à le devenir.

Au nombre des objets de son programme, le colonel H. S. Olcott a ajouté: la formation d'un noyau de fraternité dans l'humanité sans distinction de sexe, de rang, de race ou de croyance, but d'autant plus noble que toutes les bonnes intentions de n'importe quel ordre sont reconnues comme susceptibles de collaborer à sa réalisation.

§ 3. *La Néothéosophie et le Christianisme.*

La question vaut la peine d'être étudiée; nous nous excusons de n'avoir pu nous étendre et l'approfondir.

La néothéosophie prétend rester une philosophie en émettant des hypothèses, actuellement incontrôlables, sur l'origine du monde, la forme et la nature de la matière, le nombre des univers. Ces hypothèses dépassent le cadre de la science; c'est à la métaphysique qu'il convient de faire des recherches dans un domaine où la pensée la plus précise, la plus ferme et la plus laborieuse se noie.

Au nombre de ces hypothèses se place la théorie simple et ingénieuse qui essaie d'expliquer comment la substance spirituelle peut agir sur la substance corporelle, de montrer qu'entre les deux existe un intermédiaire. Le corps causal étant le réceptacle de toute l'activité supérieure de l'homme, le corps mental l'est aussi à un degré moindre. Une véritable alternative se présente ici. Cet intermédiaire suffit-il à montrer que dans le travail de la pensée il y a des degrés? La perte de la volonté, de la raison, de la mémoire ou de la

conscience sous l'influence de l'âge ou de la maladie n'entraîne-t-elle pas avec elle la disparition du principe permanent et éternel dont elles ne sont que le revêtement au même titre que le corps? D'autre part, un déplacement de molécules saurait-il avoir des rapports et s'appliquer aux phénomènes moraux qui restent inexplicables et irréductibles, aux autres phénomènes du monde; toujours la pensée de Pascal demeure rigoureusement vraie: « De tous les corps ensemble on ne saurait faire réussir une seule pensée, cela est impossible et d'un autre ordre. » La pensée n'est pas une sécrétion du cerveau, la volonté n'est pas l'expression la plus haute d'une force de la matière. Entre les deux, la ligne n'est pas continuée, mais brisée. L'opinion de la théosophie sur la pluralité des corps est soutenable. Elle nous fait dépasser les limites de l'expérience, nous nous mouvons dans le domaine métaphysique; un pas de plus nous introduit sur le terrain religieux, où nous allons nous efforcer de montrer jusqu'à quel point la néothéosophie peut s'accorder avec le christianisme.

Un des buts de la néothéosophie, comme de tout synchrétisme religieux, est de réunir en un tout les enseignements communs à toutes les religions, et d'un geste secourable de combler les lacunes des unes à l'aide des lumières renfermées dans les autres; allons jusqu'au bout de cette pensée, de ramener au christianisme bon nombre de chrétiens tièdes et indifférents.

La religion que Jésus de Nazareth a apportée au monde est la religion absolue et définitive de l'humanité. Comment alors peut-il être possible à celui qui se réclame de son chef, qui revendique le titre de

disciple et d'adepte de ses enseignements, non de telle ou telle forme historique qui l'a défiguré et corrompu, de remonter le cours des siècles et des événements et de chercher ailleurs le moyen de retrouver la foi qu'il est en train de perdre? Le christianisme et l'Évangile se suffisent à eux-mêmes; toutefois, à la lumière de l'esprit de tolérance qui les anime l'un et l'autre, on peut voir dans les religions du monde, déjà délaissées ou bien encore pratiquées, des sœurs en ce sens qu'elles ne sont pas sur tous les points en désaccord. Néanmoins elles ne se ressemblent pas, et ce n'est pas sans danger qu'un chrétien demanderait des éclaircissements à un bouddhiste. Insensiblement il sera poussé à renoncer à sa foi personnelle, aux convictions religieuses primitives qui subsistent, pour adhérer au catéchisme néothéosophique, y puiser ce qui pourra réveiller les sentiments perdus, et oublier ce service rendu en travaillant ensuite à l'ignorer.

Un chrétien peut-il devenir néothéosophe sans se porter préjudice? La néothésophie reconnaît l'existence d'une grande confrérie d'êtres supérieurs qui dirigent l'évolution de l'humanité vers la perfection. Les événements du temps présent seraient les signes précurseurs de la venue d'un de ces êtres, qui grossirait la liste de ses devanciers. Cette confrérie, que nous avons entendu appeler la « Loge Blanche », se subdiviserait elle-même en plusieurs sectes ou communautés. Jésus-Christ, dont les annales de l'investigation occulte n'ont pas craint de faire un mythe solaire, aurait été l'élève d'une communauté essénienne. Il en serait devenu membre après avoir été suffisamment instruit dans leur doctrine secrète. Nous percevons difficilement, ou plutôt nous ne percevons pas

du tout les rapports qu'on peut établir entre Jésus, ses enseignements mêmes et l'essénisme. Le témoignage des écrits évangéliques, et bien longtemps après eux, celui des maîtres dans l'histoire des religions, semble éloquemment indiquer qu'il faut renoncer à voir dans Jésus un essénien et dans l'Évangile une révélation des doctrines esséniennes. L'essénisme n'est pas autre chose que du pharisaïsme poussé aux extrêmes limites. Le Lévitique ordonnait la pureté légale, il fallait la réaliser en se gardant avec soin de tout ce qui est impur et souillé, en se détachant du monde sans avoir la moindre velléité de le régénérer, en se soumettant à des pratiques extérieures pour obtenir la purification devant Dieu. Ces données en général de la piété ascétique et monastique se trouvent être en contradiction avec l'expérience de Jésus qui les condamne comme superflues ou même fâcheuses. Si on trouve dans le mazdéisme, le pythagoréisme des analogies avec l'essénisme, ou bien que les idées esséniennes sont les filles des enseignements de Zoroastre ou de Pythagore, ou bien encore seulement une exagération du pharisaïsme, une différence de principe aussi bien que de méthode sépare explicitement Jésus de l'essénisme et des esséniens, il est diamétralement en opposition avec eux, rien n'est plus faux de faire de cette petite communauté monastique le berceau de son enseignement, de sa grande entreprise de rénovation morale. Jésus, lui, recherche les pécheurs, il mange même avec eux, et si parfois, ce qui est vérifiable, il semble se rencontrer avec les esséniens, c'est par une coïncidence toute fortuite. Il découle de là que Jésus n'a pas appartenu à la secte essénienne, il ne peut pas être et ne saurait être non plus membre d'une frater-

nité occulte quelconque, en ce sens qu'il aurait eu deux enseignements: l'un pour ses disciples immédiats, initiés, et l'autre pour la foule.

Des néothéosophes se sont efforcés de placer le catholicisme, sa hiérarchie, ses sacrements, ses dogmes et ses mystères au-dessus du protestantisme, de la religion de la liberté et du libre examen, de la foi et de l'amour, considérés comme faisant partie intégrante du christianisme évangélique. Qui a raison, qui a tort, à chacun de le juger. Il nous paraît faux de conclure sur ce fait que l'enseignement de Jésus a un caractère occulte, parce qu'il parle en paraboles. Nous croyons qu'il le fait plutôt pour réveiller chez ses auditeurs l'activité morale et religieuse et pour se placer toujours dans leur cercle d'idées, « mieux les atteindre et les pénétrer en ouvrant devant eux les riches trésors de la justice et de la vie éternelle, des biens suprêmes du royaume des cieux ». Celui qui parle de la lumière du monde, qui se dit lui-même la lumière du monde, qui recommande à ses disciples de publier par-dessus les toits ce qu'ils auront entendu à l'oreille, celui qui résume devant les foules ses enseignements dans les huit immortelles béatitudes, celui-là ne saurait avoir aucun rapport avec une loge d'occultisme ou de magisme.

La néothéosophie demande que les autres religions soient traitées avec le même respect que les chrétiens réclament pour la leur. Autrement dit, elle accuse l'Eglise chrétienne d'intolérance; nous pensons en ce moment à cette sorte de mépris déguisé que les missionnaires chrétiens protestants, d'après les récits de H. S. Olcott, qui voit dans la propagande évangélique un acte de violence, ont paru soulever dans les pays

orientaux. Sans doute, nous sommes prêts à reconnaître les vices inhérents à l'organisation missionnaire, mais d'autre part l'adhésion au christianisme, la religion du prophète de Nazareth, n'est-elle pas le produit d'un acte de volonté, de libre choix, d'un sentiment de l'être qui pense trouver dans l'Évangile une réponse et une satisfaction aux plus hautes aspirations de son âme?

Depuis 1904, la néothéosophie n'impose plus à ceux qui veulent devenir ses membres l'acceptation de telle ou telle opinion, de tel dogme ancien revêtu d'une forme nouvelle. Cependant toute une littérature a été écrite dans laquelle a été recueilli de ci de là le minimum acceptable pour un homme, à quelle religion qu'il appartienne. « La sagesse antique » en est un spécimen; d'autres ouvrages en varient l'exposé, immuable dans son essence. Le 17 juillet 1883, la présidente de la Loge théosophique de Londres, chrétienne catholique, avait à ses côtés son vice-président, un bouddhiste, avec lequel elle se disait unie de cœur, car il avait appris de ses maîtres orientaux les mêmes doctrines ésotériques qu'elle avait trouvées sous les symboles païens de l'Eglise romaine. Ces mystères, quels sont-ils? Les voici brièvement exposés, tels qu'ils semblent ressortir de l'ouvrage cité plus haut destinés à satisfaire les différentes et nombreuses aspirations susceptibles de prendre naissance au sein de notre planète: En première ligne les religions du monde affirment comme doctrine centrale l'unité de Dieu, « unique, sans second », dit l'Hindou; « il n'y a qu'un seul Dieu », répète le chrétien. De lui tout dépend. Ce Dieu est à la fois en dehors du monde et dans le monde, très près et très

loin, limité et illimité, pouvant être l'auteur du bien, aussi bien que du mal. Le Dieu manifesté est le logos, triple en sa nature, dont les religions du monde sous des noms divers, reconnaissent et admettent l'existence. Le monde est son œuvre, il a servi à la manifestation de ses trois aspects, non encore parfaitement évolués. « Les marches de l'autel de ce vaste univers qui s'élèvent en pente à travers les ténèbres jusqu'à Dieu » sont formées par les intelligences supérieures ou inférieures. Elles gouvernent le monde matériel et spirituel, l'instruisent de leurs expériences; sous une forme plus large ce sont des points particuliers de la doctrine générale, en vertu de laquelle l'esprit a besoin d'une forme et d'une matière pour se manifester et d'une longue succession de vies terrestres pour développer lentement ses pouvoirs divins. Des lois fondamentales régissent ce développement, cette manifestation de l'esprit dans ses véhicules matériels et leur évolution. La première porte le nom de loi karmique ou de causalité, qui détermine l'état des mondes dans lesquels l'homme est appelé à passer sa vie, et fixe aussi la durée de ce séjour. La seconde s'appelle loi de sacrifice. Le couronnement de tout cet édifice s'achève dans la fraternité humaine; l'homme se connaissant comme esprit doit considérer ses semblables comme les parcelles de la lumière dont lui-même tient la vie et à laquelle tôt ou tard tous ensemble sont appelés à s'unir. Voilà dans quels termes le message néothéosophique s'adresse, après Luther, aux chrétiens qui ne le sont plus ou qui ne le sont pas encore.

D'un tel catéchisme la prière est-elle exclue? Non, au contraire, la première place y est accordée à des

prières d'un caractère très haut, par lesquelles l'homme cherche à s'élever vers Dieu, à méditer et à aspirer passionnément à la connaissance de l'Unique et non à celles qui consistent simplement à solliciter le don d'avantages matériels. Les bénédictions temporelles sont l'œuvre des agents subalternes de la volonté divine, la communion avec Dieu, sa contemplation à laquelle l'homme vise par des efforts répétés constitue la seule réponse efficace qu'il en reçoit. Cette façon de prier annonce déjà celle du Maître, humble et confiante, sentie et vécue, que tout disciple qui se dit sien doit reproduire en lui-même et dans sa vie.

Le singulier attrait qu'exerce sur beaucoup d'esprits les perspectives religieuses de la néothéosophie ne nous permet pas de douter de leur salubre influence. Cependant, leur sécheresse apparente, relativement à leur conception d'un Dieu d'où peut sortir le bien aussi bien que le mal, voué à un rôle purement passif, semble contraster étrangement avec le résultat immédiat et pratique de l'expérience intérieure, sous l'influence de laquelle les chrétiens de tous les temps se sont trouvés placés et qu'ils ressentent tous les jours.

Ce sentiment du rapport avec Dieu, expression de la religion, a atteint son plus haut et son plus entier développement dans la conscience de Jésus, « se sentant avec Dieu dans une relation filiale et sentant Dieu dans une relation paternelle avec lui ». Ce sentiment filial à l'égard de Dieu, fraternel à l'égard des hommes, est le trait commun de tous les hommes unis dans l'adoration d'un même Père, dans l'imitation d'un même Sauveur dont la néothéosophie menace la

valeur et l'existence en lui accordant la même place qu'autrefois le pieux Alexandre Sévère dans le Panthéon de son oratoire, de tous les hommes pour qui il n'est pas de relation à la fois plus morale et plus étroite, plus sainte et plus joyeuse, plus libre et plus confiante avec Dieu que celle inaugurée dans la conscience filiale de Jésus-Christ. Telle est jusqu'à présent le point culminant de l'évolution religieuse de l'humanité, l'homme peut suivre la voie qui y conduit sans être abandonné à lui-même, mais guidé par celui dont la prière doit être sa prière, et la vie sa vie.

A la dernière heure, la néothéosophie attend une réincarnation de l'esprit divin et un nouvel instructeur, autre Messie; sa venue ternira-t-elle l'éclat et la gloire qui enveloppent la radieuse figure du prophète de Nazareth? Nous assistons certainement à une renaissance religieuse au sein de l'humanité, dont les symptômes se reconnaissent à un échec de l'athéisme systématique et de la pensée antichrétienne dans l'ordre des idées sociologiques, mais ce réveil de spiritualité ne nous donne pas le droit de supposer qu'à une expérience intime faite de foi et de confiance en l'avenir, un démenti sera opposé qui donnera raison à la néothéosophie. Pour le moment, nous persistons à penser comme le poète allemand Goethe: « La culture spirituelle pourra progresser sans cesse, l'esprit humain s'élargir tant qu'il voudra, jamais il ne dépassera comme élévation la culture morale du christianisme tel qu'il brille et resplendit dans l'Evangile. »

CONCLUSION

Comment ne pas avoir prêté une oreille attentive et complaisante à un système qui, selon le docteur Pascal, est actuellement le véhicule le plus large et le plus parfait de la vérité, « qui se recommande par son impersonnalité, l'étendue de son champ d'investigation, la profondeur de ses observations, sa capacité d'éclairer toutes les routes, de satisfaire toutes les aspirations, de réchauffer tous les cœurs, d'embrasser toutes les divergences, d'aider toutes les recherches, d'étendre sa sympathie à toutes opinions, d'aimer indistinctement amis et ennemis, d'illuminer les sciences, les philosophies et les religions »? Comment ne pas avoir essayé de passer en revue, avant de les accepter, les brillantes promesses d'un tel système, qui a déjà pris corps, quoique relativement soumis à une perpétuelle évolution? La Société théosophique a déjà derrière elle tout un passé glorieux, elle compte quarante ans d'existence. Ses membres sont au nombre de 10,000 environ; elle est formée par le groupement de 500 branches; elle publie une vingtaine de revues. La section de l'Inde, la plus importante, qui se recrute surtout parmi les Hindous, s'élève à 4,000 membres; l'Amérique du Nord en a 2500; l'Angleterre, 1,800; l'Allemagne, 900. En France, la section publie et dirige avec succès la revue *le Lotus bleu* et s'est signalée depuis quelques années par les intéres-

santes conférences faites à Paris, à son siège général, 59, avenue de la Bourdonnais, par M. A. Besant.

Malgré les étrangetés, les tâtonnements, les erreurs peut-être, qui se sont manifestés au début, ce mouvement a exercé une attraction irrésistible sur beaucoup d'esprits de valeur et de jugement, qui recherchent la vérité d'une manière aussi sérieuse que désintéressée, et que mécontente et décourage la vanité de leurs efforts vers elle par d'autres voies, sur beaucoup de cœurs jusqu'à présent irrités par les injustices de toutes sortes dont ils ont été les victimes, sur beaucoup d'âmes enfin qui croient y trouver une satisfaction à leurs plus profondes aspirations et à leurs besoins les plus généreux. Nous reconnaissons toutes les tentatives de la néothéosophie comme louables, à d'autres plus avancées est réservé le soin de juger de leur valeur. Il y a là un essai de trancher le dualisme auquel on revient constamment, en rapprochant le corps de l'esprit par l'adjonction d'une multiplicité de corps qui permettent de faire la liaison avec l'esprit pur, en dissimulant derrière cette division une démarcation entre le principe matériel et le principe spirituel. Il y a là aussi un essai de faire naître dans le monde plus de fraternité, plus de tolérance, plus de désintéressement dans les rapports des hommes et plus de clarté dans leurs devoirs vis-à-vis d'eux-mêmes comme vis-à-vis de leurs semblables.

Aussi nous ne comparerons pas la néothéosophie à un des facteurs d'abaissement intellectuel et moral qui sont à l'œuvre parmi nous; nous ne l'appellerons pas une débauche de l'esprit, mais nous ne la considérerons pas non plus comme la seule voie capable de faire la synthèse de la vérité soit religieuse, soit

morale, soit scientifique, en les réconciliant dans le plus parfait accord.

Depuis un temps bien éloigné de nous, plus éloigné que ne l'est la date de ce mouvement, l'homme a dirigé ses recherches dans le domaine scientifique suivant une méthode qu'un sentiment de modestie et de faiblesse lui fait estimer assez défectueuse pour qu'il puisse se persuader que, malgré les progrès accomplis, l'inconnu lui échappe. Depuis des siècles lui a été révélée l'expression de la religion la plus parfaite, qui n'a jamais été dépassée et que nous affirmons ne devoir l'être jamais; si la néothéosophie justifie ses ambitions en les réalisant, il n'y a pas de doute, un grand bouleversement s'opérera dans l'humanité.

THÈSES

I

Un nouveau synchrétisme, moral et religieux, a pris naissance dans le temps modernes ; il s'appelle la néothéosophie.

II

Des milieux spirites d'Amérique, où ses fondateurs en ont conçu la première idée, la néothéosophie les a précédés et suivis dans l'Inde, son véritable pays d'origine, milieu favorable à son développement et à son extension.

III

Madras est devenu le quartier général où se sont concentrés et d'où ont rayonné l'activité et les efforts propagandistes des néothéosophes, et l'œuvre qu'ils ont poursuivie et qui a varié avec le milieu a été une œuvre de mission et de réveil, en faveur du bouddhisme contre le christianisme.

IV

C'est en Occident que M. A. Besant a précisé, en 1891, dans de vastes ouvrages et de nombreuses conférences, les enseignements néothéosophiques.

V

En néothéosophie, on enseigne comment les mondes qui nous entourent sont venus à l'existence, comment à travers des périodes successives la matière a lentement évolué et est parvenue au degré de développement actuel. L'homme, la constitution matérielle, formelle et spirituelle de ses corps ou principes, n'est pas le centre, mais un point sur l'échelle de vie universelle.

VI

La réincarnation; ou ensemble de renaissances, est une forme particulière de l'évolution générale. Elle enchaîne l'homme; à elle il doit les qualités et les pouvoirs qui sont présentement en sa possession; c'est elle qui corrigera ses insuffisances. Le sauvage, comme le génie, conserve en elle l'espoir d'un perfectionnement sans fin.

VII

La réincarnation porte avec elle et entraîne l'existence dans la nature de lois immuables auxquelles les êtres humains empruntent leur raison d'être: La loi de causalité, la loi de sacrifice et la loi de fraternité. L'éthique de la néothéosophie les considère comme les moteurs qui doivent diriger l'humanité vers une société où régneront le désintéressement, le dévouement et la tolérance.

VIII

Des enseignements de la théosophie ont été tirés des prétentions à élever une nouvelle méthode d'in-

vestigation, retour à l'ancienne méthode orientale. Les résultats obtenus échappent au contrôle rigoureux auquel est soumis tout ce qui s'appelle scientifique.

IX

En morale les ambitions de la néothéosophie découlent pour la plupart de sa méthode. Malgré leur caractère élevé, elles ne trouvent pas une confirmation suffisante dans la conscience commune pour être érigées en principes universels.

X

Enfin, un christianisme ésotérique, tel que nous le présente la néothéosophie, semble contredire et ébranler les fondements essentiels du christianisme évangélique, diminuer sa valeur historique et menacer les notions parfaitement adéquates d'un Dieu Père et d'un Christ Sauveur.

XI

L'organisation que la néothéosophie s'est donnée, l'activité que déploient ses adhérents les plus vaillants et la sincérité de leurs convictions ont justement attiré l'attention et gagné des sympathies.

EPITHÈSES

I

L'impartialité que cette étude s'est efforcée de montrer permet cependant de supposer que la néothéosophie se heurtera présentement à deux forces positives : la science et le christianisme.

II

La science et la méthode scientifique peuvent sûrement compter sur l'aide efficace de la néothéosophie et de sa méthode. De ce côté-là on peut espérer une réconciliation, mais non une union complète.

III

Au point de vue religieux, chrétien, la néothéosophie confirme les déclarations et complète la pensée du théologien allemand Daniel-Frédéric Strauss, qui considère Jésus comme l'incarnation la plus parfaite du divin sans affirmer qu'elle peut être définitive. Pour la néothéosophie l'évolution religieuse de l'humanité n'est pas encore achevée. Pour nous nous n'en demeurons pas moins convaincus du caractère parfait et définitif de l'expression religieuse qu'il lui a apportée.

IV

Au point de vue social enfin, nous estimons que la néothéosophie semble être un effort sérieux et digne du plus haut intérêt. Elle insiste sur la valeur particulière de chacun; pour elle, travailler au perfectionnement et à l'éducation de l'individu, c'est hâter l'avènement d'une société meilleure par la justice et la fraternité.

BIBLIOGRAPHIE

H.-S. OLCOTT. — Histoire authentique de la Société théosophique. 3 volumes, 1907.

A. BESANT. — H.-P. Blavatsky et les maîtres de la sagesse, 1908.
« Semaine littéraire » du mois de mai, 1911.

A. BESANT. — Les maîtres et l'œuvre théosophique, 1910.

Th. PASCAL. — La Théosophie en quelques chapitres, 1900.

H.-P. BLAVATSKY. — La Clef de la théosophie, 1895.

A. BESANT. — La Sagesse antique, 1905.

— Le Monde de demain, 1910.

— Précis universel de religion et de morale (premier volume), 1911.

— Etude sur la conscience, 1910.

ALCYONE (KHISNAMURTI). — Aux pieds du Maître, 1910.

A. DE ROCHAS. — Les vies successives, 1911.

A. DAVID. — Le modernisme bouddhiste ou le bouddhisme de Bouddha, 1911.

H.-P. BLAVATSKY. — L'Eglise chrétienne et le christianisme, 1909.

A. BESANT. — Le Christianisme ésotérique, 1910.

— La Théosophie est-elle antichrétienne, 1904.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION	5
CHAPITRE I ^{er} . — La Néothéosophie et la Société théoso- phique	8
§ 1. De 1875 à 1879	8
§ 2. De 1879 à 1884	14
§ 3. De 1884 à 1889 (entrée dans la Société de M. A. Besant).	18
§ 4. Mrs. Annie Besant, membre de la Société théosophique	24
CHAPITRE II. — Les enseignements de la Néothéosophie	27
§ 1. Evolution cosmologique.	27
§ 2. Evolution matérielle et formelle	33
§ 3. Evolution monadique. La réincarnation	38
§ 4. La réincarnation. Ses lois	43
§ 5. La Néothéosophie et les maîtres	49
CHAPITRE III. — La Néothéosophie dans ses rapports avec la science, la morale, la religion	54
§ 1. La Néothéosophie et la méthode scientifique	54
§ 2. La Néothéosophie et la morale	61
§ 3. La Néothéosophie et le christianisme	66
CONCLUSION	75
THÈSES	78
EPITHÈSES	81
BIBLIOGRAPHIE	83